

S.A. CUNIN:

Un métier

Une passion

Des hommes

PREFACE

L'envie de coucher sur le papier l'histoire de nos Entreprises depuis l'installation de Jules Constant CUNIN, mon arrière-grand-père, en 1906 à Vittel, m'est venue il y a quelques années.

Regarder derrière soi pour comprendre l'avenir c'est un peu comme se regarder dans le miroir.

L'Histoire nous construit, nous construisons l'Avenir.

L'année 2006, correspondant au Centenaire des Entreprises CUNIN, m'a paru le moment opportun pour immortaliser à jamais cette aventure humaine.

J'ai donc naturellement demandé à mon ami Roger WADIER, écrivain lorrain, de relater cette histoire en homme libre bien sûr et surtout de le faire avec ses yeux à lui et d'exprimer son point de vue après avoir rencontré les membres de la famille ayant participé de près ou de loin aux différentes Entreprises CUNIN.

Il était très important, me semble-t-il, de raconter les joies et les satisfactions engendrées par ces Entreprises, mais aussi les difficultés, les échecs, les peines, en clair la réalité de la vie d'artisan ou d'entrepreneur qu'ont connue les différents acteurs des Entreprises CUNIN dans la Plaine des Vosges au cours du siècle dernier.

Serge CUNIN
Président du Groupe JULES CUNIN

AVANT PROPOS

Quand Serge CUNIN, P.D.G. de l'Entreprise JULES CUNIN S.A. m'a demandé si j'accepterais d'écrire un ouvrage sur l'histoire de son Entreprise, j'avoue avoir tout d'abord hésité. Le sujet n'était pas en effet celui qui fait habituellement la motivation et l'inspiration de mes livres. Par estime et par amitié pour Serge, et puis sans doute aussi un peu tenté par l'insolite de la proposition, j'ai accepté.

Je dois dire que je ne le regrette pas. Car, derrière la simple chronique d'une aventure professionnelle que je craignais fastidieuse et qui, en fait, est loin de l'être, j'ai découvert une autre aventure, humaine celle-là, et dont certains des acteurs, véritables personnages de roman, méritaient bien qu'on leur consacre quelques pages.

En effet, l'histoire de l'Entreprise JULES CUNIN S.A., Entreprise atypique et aventureuse, n'est pas seulement une saga "artisanale" originale exceptionnelle mais également une saga "familiale" peu ordinaire. Ici, l'une ne va pas sans l'autre. Les hommes qui en sont les responsables, depuis l'ancêtre Jules, le fontainier de Grandvillers, jusqu'à Serge -et peut-être un jour jusqu'au fils de ce dernier-, ont, chacun à leur manière, chacun avec son caractère, son tempérament, ses qualités et ses défauts, participé à l'aventure.

Une aventure commencée il y a un siècle dans une petite mais célèbre ville des Vosges, Vittel, et qui se prolonge aujourd'hui dans la cité thermale voisine de Contrexéville d'où, depuis quelques années, elle a tenté, porté et réussi ses ramifications en différents points de notre globe terrestre.

Une aventure d'hommes, dont le point commun, la raison d'être fut et est toujours la passion d'un métier, celui de plombier-couvreur-zingueur, le même depuis un siècle malgré les évolutions que le temps lui a imposées et le dynamisme que ses acteurs lui ont insufflé.

Cette passion, ainsi partagée, est étonnante. Etonnante par sa constance au fil des générations, mais étonnante également par la personnalité de ceux qui l'ont partagée. Il y a, indéniablement, chez la plupart d'entre eux, à des titres et des degrés divers, ce sens de la famille, cet amour du travail bien fait, cette hardiesse dans l'action physique, cette ingéniosité professionnelle, ce besoin d'aller toujours de l'avant et cette autorité naturelle qui sont l'apanage des futures réussites.

Certes, comme on le verra, ces qualités ne vont pas sans défauts. L'exagération de certains d'entre eux, que ce soit l'autorité excessive d'un père ou l'exotisme extravagant de l'un de ses fils, conduit à des écarts qui peuvent sembler inopportuns et condamnables. Mais, à bien considérer la chose, on ne peut que se persuader que cet univers familial mouvementé n'a en rien perturbé le milieu professionnel correspondant. Au contraire. C'est, malgré les aléas de la vie, dans la rigueur et l'originalité que se bâtissent les entreprises humaines les plus pérennes. Celle de la famille CUNIN en est un bel exemple. Ce n'est, bien sûr, pas la seule. D'autres, nombreuses, ont suivi le même chemin, un chemin où rien n'a été, n'est ou ne sera facile. A notre époque, si l'on veut gagner, il faut se battre plus que jamais. Et surtout, il faut vouloir, il faut oser.

A ce titre, dans le clan CUNIN, il y avait un flambeau à reprendre. Avec Serge, qui a hérité avec l'Entreprise et le culte de la famille, des qualités des uns plutôt que des défauts des autres, ce flambeau est en de bonnes mains. Avec lui, désormais, les ambitions de l'Entreprise se définissent, humainement et économiquement parlant, comme un outil destiné, à l'échelle du Monde, à aller à la rencontre de ceux qui l'habitent, perpétuant en cela toute la noblesse d'un métier manuel qui forme des hommes au service des autres hommes.

Roger WADIER

I- LE FONTAINIER DE GRANDVILLERS

Il y a toujours, au début d'une aventure, quelle qu'elle soit, un homme.

Dans le cas de l'aventure professionnelle et humaine de l'Entreprise CUNIN cet homme s'appelle **Jules Constant CUNIN**. Il est né le 7 avril 1878 à GRANDVILLERS, commune du canton de Bruyères située aux portes de la Montagne vosgienne. Eugène, son père, marié à Sophie THOMAS, est alors manœuvre dans ce village traversé par la rivière "Le Durbion" et par le ruisseau de "L'Arentèle" et dont le sous-sol, comme celui de cette région, est constitué surtout d'un diluvium argileux avec cailloux roulés du grès vosgien et d'un peu de grès bigarré, tous matériaux propices à la fabrication de tuiles et de tuyaux.

La famille compte plusieurs enfants qui tous vont grandir dans ce milieu rural, en cette fin du XIXème siècle où, après les désastres de la Guerre de 70, le pays reprend son souffle et sa croissance. De cette enfance nous ne savons rien, et on ne peut que l'imaginer semblable à celle de ces petits campagnards issus de foyers humbles et laborieux dont l'existence se partageait entre la fréquentation de l'école du village devenue obligatoire, la participation aux tâches ordinaires de la famille et les jeux dans la campagne environnante.

L'adolescence venue, le choix d'un métier s'impose. Jules, comme ses frères, devient "fontainier". C'est-à-dire, en d'autres termes, poseur de tuyaux de conduites d'eau. Il existe, à cette époque, à Grandvillers, outre une fabrique de tuiles mécaniques, une fabrique de tuyaux de grès (1). C'est là que Jules fait ses débuts dans la vie active. La fabrique, qui cessera son

activité après la Première Guerre Mondiale, utilise des artisans-tâcherons payés à la pièce et chargés de la pose des tuyaux partout où, dans les Vosges et même bien au-delà, les adductions en eau potable et la création de fontaines se multiplient. Elle fournit des tuyaux à différents pays du Monde et c'est ainsi que les deux frères aînés de Jules (prénoms à venir), eux-aussi également fontainiers, partiront, tout à la fin des années 1900, travailler jusqu'en Egypte à l'aménagement du réseau d'adduction d'eau de la ville du Caire, un siècle avant que l'actuelle entreprise CUNIN n'exporte son savoir faire à l'étranger. Ils n'en reviendront pas. Leur trace y disparaît comme le fait l'eau s'infiltrant dans les sables du désert. Ont-ils chacun, là-bas, fait souche familiale ? Y ont-ils créé leur propre Entreprise ? Leurs noms se seraient-ils perpétués dans la langue du pays ? Autant de questions sans réponses...

Jules, lui, ne s'expatriera pas. Il travaillera d'abord dans sa région natale où ses talents de poseur de conduites seront bien vite reconnus. A Grandvillers, Georges Leroy ((2) se souvient : *“ De temps en temps, raconte-t-il, il fallait faire des réparations aux conduites qui amenaient l'eau au village. Le travail, souvent effectué par des travailleurs occasionnels, laissait parfois à désirer. Alors les anciens du village disaient aux ouvriers en hochant la tête : - Ah ! si le Jules CUNIN voyait ça, il n'aurait pas manqué de vous engueuler !”* Ce témoignage spontané, qui a traversé les années pour devenir, en quelque sorte, parole proverbiale, constitue un bel hommage rendu aux qualités professionnelles de l'intéressé. Et cela explique peut-être le fait qu'un beau jour Jules CUNIN sera envoyé à VITTEL où d'importants travaux fontainiers réclament son savoir-faire. Lesquels exactement ? Faute de documents familiaux sur cette époque on ne peut qu'émettre des hypothèses. Seule quasi certitude : nous sommes en 1906. C'est l'année où la “Société Anonyme des Meilleures Eaux Minérales de Vals” (Ardèche) obtient l'autorisation ministérielle d'exploiter une eau minérale souveraine contre les affections urinaires. Ce sera “La Bonne Source”, située à l'emplacement du parking actuel qui porte son nom et dont l'exploitation durera jusqu'en 1920/22 (les installations, elles, seront détruites en 1943). On peut donc penser, à défaut d'archives qui pourraient le confirmer, que c'est à cette occasion que Jules CUNIN vint pour la première fois à Vittel. Mais il est tout aussi possible qu'il ait été requis pour d'autres travaux de réparation ou d'entretien sur les réseaux déjà existants des autres sources (Hépar, Grande Source).

A cette époque, il demeure toujours à Grandvillers où il s'est marié le 4 décembre 1902 avec Marie Céline MATHIEU, âgée de 17 ans, brodeuse à domicile. C'est là que naîtront leurs trois premiers enfants, trois garçons prénommés Georges Alfred (11/03/1904), Jules Gaston (29/09/1905) et Roger (07/08/1907). Mais, peu après, Jules, qui a dû trouver Vittel et sa région à son goût, décide de s'installer en famille dans la cité thermale où il se fait embaucher par l'Entreprise locale “Comaux” comme fontainier-plombier. Vont y naître à leur tour : Madeleine (19/02/1911) qui décédera prématurément à l'âge de 11 ans, Marcel (25/10/1912) qui la suivra en 1926, et René Georges Gabriel, qui ne survivra que quelques mois. **Sans s'en douter, le fontainier de GRANDVILLIERS vient ainsi de poser la première pierre de la saga familiale de l'Entreprise CUNIN !**

Arrive la Première Guerre Mondiale. Jules est mobilisé puis, en 1915, démobilisé comme père de 5 enfants. A son retour, il décide de s'installer à son compte comme artisan-fontainier-plombier zingueur et implante son atelier dans les sous-sols de l'usine de la Société des Eaux de Vittel (l'actuel "Palmarium") dont il assure l'entretien et qui lui procure l'essentiel de son travail.

En 1919, l'Entreprise "Comaux" ayant repris son activité, Jules met fin à la sienne et retrouve son ancien emploi au sein de l'entreprise. Cinq ans plus tard : nouvelle cessation d'activité de cette dernière et recréation par Jules de sa propre affaire. Après avoir habité quelque temps rue de Metz à Contrexéville Jules s'installe alors de nouveau à Vittel et, avec ses trois fils aînés Georges, Gaston et Roger, crée à son nom en 1924 sa propre "Entreprise Générale de Ferblanterie-Plomberie-Zinguerie". Dans ces années-là, les deux stations thermales de Vittel et Contrexéville sont à la mode. On y vient de partout et en particulier des Colonies françaises pour y soigner les affections inhérentes au climat de ces pays tropicaux ou équatoriaux. Le tourisme y est donc en plein essor et de nouveaux complexes hôteliers se créent. Si bien, qu'entre les travaux pour les particuliers et l'équipement en sanitaires des chambres d'hôtel, le travail ne manque pas (notamment : Hôtel Cosmos et Hôtel de Lorraine à Contrexéville).

Mais le ménage bat de l'aile. Céline est une maîtresse femme, autoritaire et peu amène. Jules supporte de moins en moins son caractère dominateur et ses accès de mauvaise humeur. Les trois plus jeunes enfants sont décédés, les trois aînés volent de leurs propres ailes, plus rien ne le retient au domicile familial. Ayant fait la connaissance d'une jeune fille de Rouceux, Marie Denise CORDEL, il divorce (jugement prononcé le 30/10/1930) et se remarie le 7 mars 1931. Le nouveau couple s'installe à Vittel, dans la rue Saint-Eloi, tandis que Céline qui, de son côté, a trouvé un nouveau compagnon, élit domicile en Haute-Saône, à Conflans-sur-Lanterne, où elle tiendra longtemps le "Café de l'Avenue".

En 1942, à 64 ans, Jules, devenu veuf, vend son affaire à M. Mougin de Vittel. Avec l'argent reçu il achète un café à Nançois-sur-Ornain (Meuse) qu'il met au nom de sa "gouvernante", Andrée Gardanot, une jeune femme originaire de cette commune dont il a fait la connaissance entre-temps. C'est là qu'il s'éteint deux ans plus tard, le 20 juin 1944, loin des siens, avec le regret de ne pas avoir pu profiter suffisamment de ses enfants et petits-enfants, et sans la satisfaction de savoir qu'un jour, un arrière-petit-fils donnerait son nom à une entreprise familiale telle qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer.

(1) Léon Louis, *"Le Département des Vosges, description, histoire, statistiques"*, Tome VI, *Dictionnaire historique et statistique des communes, hameaux, écarts, fermes*, p.341, Epinal, 1887.

(2) Une fabrique identique existe également à cette époque à Jeanménil jusqu'en 1891, date à laquelle elle est transférée à Rambervillers où elle devient, dans cette activité, la plus grosse usine de France. C'est de Jeanménil que provient le grès utilisé par la fabrique de Grandvillers.

II- UN METIER QUI PREND DE LA HAUTEUR

A- Les risques du métier

Chacun connaît la fable de La Fontaine : “Le Laboureur et ses enfants”. Au moment de mourir, le père confie à ses fils qu’un trésor est caché quelque part dans les profondeurs de la terre de ses champs. De trésor, bien entendu, pas la moindre trace. Mais ses fils, à force de passer et repasser la charrue, s’apercevront, comme le dit le fabuliste, que “Le travail est un trésor”.

A sa mort, Jules n’a pu délivrer à ses fils cette leçon de sagesse applicable à tous les métiers. Mais il leur a laissé son exemple et le goût d’entreprendre. Déjà, à Vittel, le poseur de tuyaux de Grandvillers s’était tourné vers la ferblanterie et la plomberie. Puis, comme de la plomberie à la zinguerie il n’y a qu’un pas, il était passé, de surcroît, de la terre ferme aux pentes glissantes des toitures. Au sens figuré comme au sens propre, l’entreprise avait pris de la hauteur....

Bon sang ne saurait mentir : ses fils en témoigneront. Tous, tels des acrobates du ciel, partiront à l’assaut des toits et clochers. Car, s’il y a bien un handicap physique que la famille CUNIN ne connaît pas, c’est bien celui du vertige. Et ils le prouvent très tôt. En témoigne cette dangereuse escalade du clocher de Vittel par le jeune **Marcel** (1) en compagnie de son camarade Lucien Marcellin, lequel, bien plus tard, relatera l’affaire par écrit (2). Un jour qu’il n’y avait ni école ni patronage, nos deux garçons, alors âgés de 11 ou douze ans, décident de grimper, par l’intérieur du clocher (haut d’une quarantaine de mètres) jusqu’ à la lucarne que l’on apercevait autrefois, tout en haut, près de la flèche. Si au début l’ascension se fait sans trop de problèmes, les vraies difficultés commencent au niveau des cloches. Pour s’élever toujours plus haut, nos deux alpinistes en herbe doivent emprunter le seul chemin possible :

l'escalade par les abat-sons. Qu'à cela ne tienne ! S'agrippant comme ils le peuvent, au risque de glisser entre les ouvertures, ils s'élèvent encore et parviennent, par l'enchevêtrement de plus en plus étroit des poutres, à se hisser jusqu'à la fameuse lucarne qui s'avère être un grand vasistas par lequel un homme peut facilement passer. Un moment, ils sont tentés de sortir et, en s'aidant des crochets qu'ils aperçoivent, parvenir jusqu'au coq. Mais une juste crainte les retient heureusement et ils se contentent de mettre le nez à la "fenêtre" et de se satisfaire du coup d'œil magnifique qui leur est ainsi offert...

Cette intrépidité, qui se retrouvera intacte à la génération suivante, ne sera jamais cause de malheur dans la famille, tout au moins en ce qui concerne les travaux sur les clochers ou sur les toitures haut perchées. Comme c'est bien souvent le cas l'accident, toujours stupide au regard des dangers courus quotidiennement, se produira là où l'on ne pouvait guère l'attendre. Et c'est **Georges**, l'aîné de la famille, qui en sera la victime.

On est en 1932. Georges a créé sa propre entreprise à Vittel, au 21 de la rue de Lignéville. Ses factures indiquent en tête la mention "Plomberie moderne", mais l'activité s'étend également à la plomberie-zinguerie et à l'installation de chauffage-central. Car Georges est un homme de progrès qui sait faire siennes les évolutions de sa profession et adopter les nouveautés que le modernisme commence à introduire dans le confort de l'habitat, et en particulier, le système de chauffage et l'aménagement de salles d'eau.

L'hiver de cette année-là est très rude. Le froid est intense. Les conduites d'eau gèlent dans les maisons et Georges, qui est beaucoup sollicité, accepte malgré tout un chantier de pose de chaînes à la scierie de Vittel. Ce matin-là, le brouillard givrant rend le travail malaisé. Que se passa-t-il alors ? On ne le saura jamais exactement car, à cette époque, nulle enquête ne sera faite sur les circonstances exactes du drame. Toujours est-il, se souvient la famille (3), que Georges est monté sur une échelle, au niveau de la toiture dont la hauteur n'est pas excessive. C'est alors que, pour une raison indéterminée, l'échelle, brusquement, glisse entraînant l'artisan qui se retrouve à terre. Georges en a vu d'autres. N'est-il pas tombé une fois sans mal d'un clocher ? Malheureusement, il semble bien que sa tête ait porté sur un rail de wagonnet. Cette fois-ci c'est sérieux. On le transporte à l'hôpital, encore conscient. Mais, quelques heures plus tard, il décède... Il avait 27 ans !

B- Une carrière bien remplie

A la mort de son frère, **Gaston** est lui aussi déjà installé à son compte, depuis 1928. Lui aussi a choisi de rester à Vittel où on le trouve successivement implanté 13 Place de l'Hôtel de Ville, puis 5 Rue du Petit-Ban, et enfin 10 Rue Saint-Eloi et 5 Place des Vieilles Halles,

Ses activités professionnelles ne dérogent pas à la tradition familiale commencée par son père et tournent autour de tout ce qui s'apparente au service de l'eau, de la plomberie et de la

zinguerie. Pour s'en rendre compte il suffit de relever quelques références qui figurent en tête de ses factures :

- Industries sanitaires - couvertures en tous genres.
- Service eau chaude et froide - salle de bains -W.C.
- Chauffe-bains - chauffage central.
- Adduction d'eau et distribution d'eau pour communes et particuliers - Moto-pompes.
- Chaudronnerie en fer et en cuivre - robinetterie.

Cette énumération donne la mesure de la qualification de Gaston CUNIN dans des domaines qui feront, dans les générations familiales suivantes, la réputation future de "l'Entreprise JULES CUNIN". Cette qualification, Gaston, comme la plupart des artisans de l'époque, l'a acquise sur le terrain.

Dès l'âge de 14 ans, il entre en apprentissage chez Boonen, ferblantier à Martigny-les-Bains où il reste du 1er septembre 1918 au 31 décembre 1919 (4). L'année suivante, il travaille dans "l'Entreprise Génin" de Vittel jusqu'au 6 août 1921, d'abord comme "apprenti rétribué" puis comme "petit ouvrier" et enfin comme "ferblantier plombier". Puis, du 8 août au 10 novembre, il est employé au service de la "Société Nouvelle de la Verrerie de Gironcourt-sur-Vraine" en tant qu' "apprenti ferblantier" et ensuite avec la qualification d' "ouvrier ferblantier". Après quoi et jusqu'au 4 février 1922, il travaille dans l' "Entreprise de plomberie-zinguerie" de René Stock, Rue des Dames, à Vittel. Enfin, tout en ayant rejoint la cellule familiale dans laquelle, avec son père, travaillent déjà ses deux frères, il fait un stage à Nancy en qualité de "monteur", chez "Chapuis et Cie", stage qui durera du 22 juillet 1924 au 22 décembre de la même année.

Ces divers apprentissages vont former un artisan de valeur. Ses qualités apparaissent déjà dans le certificat établi par J.Génin, car il y est écrit : "...il a fait preuve de bonne volonté et d'intelligence". Une fois installé à son compte, ce sont ces qualités professionnelles ajoutées à celles de l'homme, dur au travail avec les autres comme avec lui-même, qui vont lui permettre de développer une entreprise qualifiée et florissante dont l'un des plus gros chantiers, à ses débuts, sera celui de l'Ecole de Garçons de Vittel, en 1929. Bien d'autres chantiers suivront qui vaudront à cet homme de métier, au terme de plus de 58 ans d'activités manuelles, l'attribution, en 1980, de la "Grande Médaille d'Or de la Société Industrielle de l'Est". La même année, la "Médaille d'Honneur de la Ville de Vittel" lui est remise par Hubert Voilquin, alors Député-Maire de la cité, au cours d'une sympathique cérémonie à l'Hôtel de Ville. Ce dernier, évoquant les travaux de couverture effectués par Gaston à la fois sur les clochers et sur les toits d'écoles, releva plaisamment qu'il avait travaillé "*tantôt pour la religion, tantôt pour la République, mais toujours avec la même solidité...*".

Entre temps, la guerre est passée par là. En 1940, Gaston est réformé pour cause d'otite. Il s'engage pourtant, à Epinal, mais la débâcle commence et...il n'est jamais appelé. Un peu plus tard, les hommes étant sollicités pour rejoindre les centres mobilisateurs, il décide d'emmener

toute sa famille à l'abri chez "la Céline", à Conflans-sur-Lanterne. Marcel, son fils, se souvient : *"La Tante Alice (veuve de Georges) et sa fille Marcelle s'étaient jointes à nous. La camionnette était surchargée car, en dehors des personnes, nous y avons entassé : matelas, vélos, réchaud, réserve d'essence, etc. C'est dans cet équipage que nous sommes arrivés à Conflans. Nous y fûmes bien reçus mais, après que Gaston, mon père, se soit embarqué dans un camion militaire, la grand-mère, au bout de quelques jours, craignant l'arrivée des Allemands que tout le monde annonçait, nous pressait de fuir.*

"C'est alors que la Tante Alice a rencontré un Alsacien qui voulait rejoindre sa famille dans le centre de la France. Mais sa voiture était en panne. Nous avons un véhicule mais plus de chauffeur. Pourquoi ne pas mettre à profit ce qu'un heureux hasard semblait nous montrer du doigt ? Un arrangement s'imposa très vite entre les deux parties et, avec notre nouveau conducteur, nous avons repris la route. A force de navigation nous nous sommes retrouvés à Montluçon, où nous avons couché dans un théâtre. Puis ce fut Gouzon, dans la Creuse, où nous sommes restés une douzaine de jours (on dormait dans une grange). Plus loin, à Ecueillé, dans l'Indre, notre chauffeur a pu retrouver sa famille, qui nous a hébergés pendant un mois. C'est là que nous avons appris la signature de l'armistice. L'Alsacien a alors souhaité regagner Strasbourg et son domicile. Il nous a ramenés dans les Vosges, puis il a pris le train pour terminer son voyage. A Vittel, nous avons retrouvé mon père qui était déjà remonté, à bicyclette, depuis Valence. Cela faisait deux mois que nous étions séparés..."

Pour Gaston, ce sera la seule "escapade" loin de sa ville, dont il fut un temps Conseiller Municipal. Toute sa carrière, toute sa vie, se dérouleront à Vittel -ou dans les environs-. C'est là qu'il se marie une première fois le 26 novembre 1926 avec Blanche Marthe Joséphine PELLI dont il aura 4 enfants : Madeleine, Marcel (appelé familièrement "Titi" pour ne pas le confondre avec son défunt oncle), Maurice (surnommé "Le Bédouin") et Georges (toujours dénommé "Cadet" parce qu'il est le plus jeune et que cela évite de le confondre avec son oncle)

Après de nombreuses années de vie commune, les époux se séparent une première fois. Blanche se retire avec ses enfants à Saint-Firmin (Meurthe & Moselle). Puis c'est le retour à Vittel pour une nouvelle tentative de vie commune. Cette fois-ci, l'échec est définitif : en 1946, le divorce est prononcé. Les époux se séparent d'un commun accord. Gaston reste à Vittel et, plus que jamais, avec son fils Marcel, court d'un clocher à l'autre, d'un toit à l'autre, d'une installation sanitaire à une autre. Se remarier ? Il n'y songe pas vraiment. Pourtant, il a en mémoire le souvenir de Madeleine MARCHAL, de Saint-Ouen-les-Parey, rencontrée brièvement à l'occasion de travaux de réparation aux pompes de la Maison des Sœurs. C'est elle qui, à la demande du curé du village, leur préparait le repas de midi, à lui et à son fils. La jeune femme n'avait pas laissé Gaston indifférent. Mais Madeleine n'était pas libre : son mari, Maurice **RUNDSTADLER**, était retenu prisonnier en Allemagne. Il n'était donc pas question de tenter l'aventure.

Les choses auraient pu en rester là si le hasard, parfois bien malicieux et complice, ne s'en était pas mêlé. Un jour que Gaston est provisoirement hospitalisé, son voisin de lit se trouve être un homme originaire de Saint-Ouen. De fil en aiguille, au hasard des discussions, comme il est question de Madeleine, il apprend que son mari, maçon de métier, s'est tué accidentellement un an après son retour de captivité. La jeune femme est donc veuve -et libre-, et travaille maintenant dans l'usine Boussac de Igney. Gaston se procure son adresse et, dès sa sortie de l'hôpital, lui écrit pour lui offrir...le mariage. Habitué à commander et à être obéi, il ne doute pas un instant d'une réponse favorable. Mais la jeune veuve hésite car, de part et d'autre, il y a déjà plusieurs enfants. Alors Gaston, dont la patience n'est pas la plus grande des vertus, décide de prendre les choses en mains. Un beau jour, il vient en personne chercher la réponse. Madeleine, sortant de chez la coiffeuse, le trouve devant la porte...

On est en juin 1949. Quelques mois plus tard, le 8 octobre, le mariage a lieu à Vittel. Deux enfants naîtront de cette nouvelle union : **Bernard et René**. Madeleine, de ses premières noces, a déjà deux fils : **Marcel et Roger**. "Pièces rapportées", comme le dit plaisamment Roger, ils seront pourtant adoptés sans façons par Gaston et sa famille, et seront traités comme les autres garçons. **Grâce à Madeleine, appréciée de tous, le clan s'est seulement agrandi...**

A l'époque du remariage de sa mère, **Marcel** a 12 ans. Gaston, selon son habitude, "l'embauche" les jeudis et les dimanches à quelques travaux en rapport ou non avec son entreprise. La vie n'est pas facile pour le jeune garçon comme elle ne l'est pas davantage pour les enfants du premier mariage, car Gaston n'a pas, à ce moment-là, la générosité infuse, financièrement cela s'entend.. Et il faut à Marcel, comme à ses autres frères, beaucoup d'astuce et de persévérance pour obtenir, en échange de leur concours bénévole... le prix d'une place de cinéma ! Sa scolarité terminée, Marcel s'emploie un an dans une épicerie puis retourne à l'école pour préparer un C.A.P. de menuisier. Ce C.A.P. en poche, il trouve une place dans quelques ateliers du secteur. Il semble alors que le garçon veuille rompre avec la tradition professionnelle de sa seconde famille. En fait, une fois le Service Militaire accompli, Georges CUNIN dit *Cadet* (voir plus loin) le fait venir à Paris pour travailler avec lui et l'initier...à la plomberie. Une fois de plus le métier reprend le dessus ! Les années passent. A 45 ans Marcel, qui a définitivement quitté les Vosges, s'inscrit à l'Ecole de Métreurs de Savigny-sur-Orge (Essonne) et termine sa carrière professionnelle comme Conducteur de Travaux dans une entreprise de la région parisienne.

De 9 ans plus jeune que son aîné **Roger**, aussitôt sorti de l'école sera, lui, embauché par son beau-père et formé au métier qui est décidément l'apanage des CUNIN, c'est-à-dire la plomberie et la zinguerie. La vie, on l'a dit, y est dure car le travail ne s'arrête jamais, même les dimanches (sauf pour quelques rares sorties dans les environs ou jusque Gérardmer). Gaston, qui ne peut admettre qu'on ne soit pas comme lui, décide seul et mène son monde avec rigueur, que ce soit en famille ou dans l'Entreprise. Quant à la paie, il n'y faut guère compter. C'est dans cette ambiance que Roger travaille de septembre 1959 au 1er janvier 1966, date à laquelle il est appelé au service militaire. De retour à Vittel, Gaston l'embauche à

nouveau quelque temps puis, faute de travail, l'informe que, dorénavant, il se passera de lui. C'est alors au tour de Marcel CUNIN de le prendre dans son Entreprise de Contrexéville jusqu'en 1972 (5), année où il quitte de lui-même l'entreprise pour...se marier et s'installer dans l'Aisne.

Ainsi va la vie. Quand Gaston meurt, le 8 avril 1998, le quotidien vosgien "La Liberté de l'Est" a raison d'écrire que c'est "*un grand nom, une figure vittelloise qui disparaît mais qui laissera à jamais son empreinte dans beaucoup de constructions de la région et beaucoup de souvenirs et de regrets*" car le travail, la conscience professionnelle et l'honnêteté ne lui auront jamais fait défaut.

(1) Marcel et sa sœur Madeleine décèderont prématurément des suites de pneumonie aux âges de 14 et 13 ans.

(2) Lucien Marcelin, "La Revue Lorraine Populaire", N° 75, Avril 1987, pp.118 et 119.

*(3) Témoignage de sa fille, Marcelle **Courdier**.*

(4) A ses débuts, c'est l'époque où la grippe espagnole fait de mortels ravages en France. Pour les victimes du pays, l'Entreprise fabrique des cercueils en zinc. Le travail de soudure est confié au jeune Gaston à qui, pour donner du courage, on fait boire une petite mirabelle (eau de vie lorraine) !

(5) Cette année-là, Marcel CUNIN devient Président de la Section "Plomberie, Chauffage, Couverture" du Syndicat de la C.A.P.E.B. Il le restera jusqu'en 1982.

III - LA RESISTANCE AU CŒUR

Le 2 septembre 1944, il n'y a plus traces de soldats allemands à Vittel : ils ont quitté la ville, emportant dans leurs bagages un certain nombre de meubles et objets des hôtels où ils logeaient.

Aussitôt, dans l'après-midi, les hommes du maquis de Saint-Baslemont investissent la ville, acclamés par tous. Vittel est libéré ! Du moins le croit-on. Les drapeaux tricolores apparaissent aux fenêtres. L'information est transmise au maquis de Schamberg (Vittel-Campagne) que commande le frère de Gaston, **Roger CUNIN**. Aussitôt celui-ci envoie deux trentaines : l'une établit un barrage au pont d'Haréville, l'autre poursuit sur Vittel.

Gaston, chef de trentaine sous les ordres de son frère, est animé des mêmes sentiments patriotiques. Au matin du 3 septembre, il entreprend de réaliser un vœu qui lui tient à cœur. Écoutons-le : *“Je me suis toujours promis de faire flotter le drapeau au clocher. En qualité de tête de liste des otages de Vittel, à 8 heures du matin, je monte le drapeau à 30 mètres du sol. J'accroche nos trois couleurs. Il broussine. J'ai l'impression qu'il n'y est pas pour longtemps, mais ce n'est pas moi qui le descendrai”*(1). C'est son fils Marcel (Titi) qui lui passe le drapeau par la fameuse lucarne par laquelle, en 1923, un autre Marcel (2) avait pu contempler la ville à ses pieds.

Le pressentiment du maquisard se révélera exact. En effet, ce 3 septembre, les Allemands sont de retour à Vittel. La vraie libération était encore à venir... L'officier qui les commande ne met pas longtemps à apercevoir le drapeau (les autres avaient été retirés par mesure de sécurité) ! Furieux, il ordonne de l'enlever sur le champ. Un homme se dévoue : c'est M. HODEZ. Il a 10 mn pour réaliser l'opération. Pas une de plus. A défaut, il sera immédiatement fusillé. Le volontaire s'exécute, arrive le plus vite qu'il peut à la lucarne et, à l'aide des crochets extérieurs, parvient au sommet de la flèche. Il lui faudra quelques instants pour défaire les nœuds de la ficelle serrés par Gaston. Enfin, le drapeau est libre. Lancé aussitôt dans le vide, il atterrit...sur le toit de l'église, où il faut encore aller le récupérer ! Ce qui est fait.

L'affaire a été chaude et, fort heureusement puisque les délais de l'ultimatum ont été respectés, sans autre conséquence qu'une bonne peur et un exploit de grimpeur. Gaston, lui, peu après avoir accompli sa promesse, a quitté Vittel avec ses camarades, laissant la ville à la garde des hommes du Groupe "Vittel-Ville" et a regagné la ferme de Schamberg où l'attend son frère Roger, plus connu, dans le milieu de la Résistance, sous le surnom de **Capitaine Fracasse**.

Pourquoi ce nom de guerre qui évoque cet autre Capitaine Fracasse, alias Baron de Sigognac, héros du roman de Théophile Gautier, Matamore de théâtre mais en réalité symbole de panache et de bravoure qui finit, au terme de palpitantes aventures, par triompher de son perfide ennemi, le duc de Vallombreuse ? Ici il n'y a pas de combats flamboyants à mener à la pointe de l'épée, ni de tendre Isabelle à sauver des griffes d'implacables spadassins ! Certes. Mais, et même s'il semble bien que son surnom vienne d'une expression qui lui était favorite ("fracassez tout !") on peut toujours transposer : la belle héroïne c'est la France, l'épée c'est le fusil ou le revolver, et l'ennemi ce sont ces hommes en tenue vert de gris qui ont envahi puis confisqué notre pays. Et Roger s'est juré de tout faire pour leur montrer, à son échelle, que s'ils ont gagné une bataille, ils n'ont pas gagné la guerre. Sans doute tient-il, à cet égard, de son grand-père maternel, l'Alfred Mathieu qui, à Grandvillers, un certain 1er janvier 1941 neigeux, en sortant du café et bien planté sur ses deux cannes, lança à pleine voix une vigoureuse Marseillaise à l'adresse des Allemands qui occupaient le village ! Toujours est-il que son tempérament, hérité ou non de l'aïeul, le pousse à l'action. Agir ! Lutter ! Deux mots qui bouillonnent en lui.

En cette année 1944, il a 37 ans, et une activité professionnelle qui le passionne : plomberie et chauffage. Depuis 1936, aussitôt après les événements politiques que l'on sait, il s'est mis à son compte, dans le village de Remoncourt, grosse commune du canton de Vittel, sur la route de Mirecourt. Quand la guerre éclate il est rappelé au service et affecté, avec le grade de sergent, au 208e Bataillon de Génie. Dix mois plus tard, alors qu'en France, à la suite de la signature de l'Armistice tous les combats ont cessé, le 25 juin à midi son régiment, livré à lui-même, se heurte aux Allemands dans la poche de Forbach, en Moselle et, avec un certain nombre de ses camarades il est fait prisonnier. Leur colonne est acheminée vers l'Allemagne, via Strasbourg. Mais Roger n'entend pas se résoudre à l'internement forcé qui les attend. Il n'a qu'une idée : s'évader et être de retour au pays pour le 14 juillet ! Pari téméraire ! Un plan est mis sur pied avec quelques-uns de ses compagnons. A la moindre occasion il s'agit de fausser compagnie aux Allemands. A l'approche de Strasbourg cette occasion se présente. Le 7 juillet, profitant de l'inattention de leurs gardiens, Roger plonge dans un fossé et parvient à s'éloigner sans se faire remarquer. Il est seul : ses camarades, hésitants, ne l'ont pas suivi. La nuit venue, il se met en route et, jour après jour, à pieds et à travers champs, il refait le chemin inverse pour arriver enfin dans son village le...13 juillet ! Pari tenu ! Plus tard, il saura que son évasion réussie lui aura évité cinq longues années de stalag...

Pour l'instant, n'ayant pas été inquiété à son retour et définitivement démobilisé le 17 septembre, il reprend ses outils et se remet au travail, lequel ne manque pas, même en cette période difficile de l'occupation. Roger est un excellent artisan, aussi exigeant envers lui-même qu'envers les autres que ne l'est Gaston. Sa taille élevée ajoutée à son aspect un peu bourru -l'adjectif "braque" conviendrait peut-être mieux- le fait redouter de ses apprentis. Mais, sous cette apparence rigide, l'homme a bon cœur. Il le montrera à plusieurs occasions et notamment, dans les années 50, lorsque tous ses ouvriers-compagnons qui n'habitaient pas sur place seront, selon la formule consacrée, logés, nourris et blanchis à demeure.

Mais revenons à l'année 1944. Pour les Allemands, le vent a tourné. L'entrée en guerre de l'Amérique a pesé lourd dans le déroulement des opérations militaires. Pour les Français volontaires, l'heure est à l'action armée. Ici et là des maquis se forment, la Résistance s'organise. Objectifs : harceler l'ennemi, couper ses itinéraires de retraite, détruire ses armements. Roger CUNIN a attendu avec impatience ce moment-là. Il va enfin pouvoir se lancer dans l'action et créer ce maquis auquel il pense depuis longtemps. Début mars il prend ses premiers contacts et recrute des hommes parmi ses connaissances. Son métier le sert. Il connaît beaucoup de monde, évidemment à Remoncourt mais aussi dans les villages des alentours. Il sait juger les hommes et ceux qu'il sollicite refusent rarement. C'est ainsi qu'Alber Fâh (3) fera partie du tout premier contingent de ce maquis avant de le quitter pour rejoindre celui de Grandrupt, plus proche de son village. Dans son livre "L'Impératrice a des cors aux pieds" (4), il écrit ceci, faisant allusion à ceux qui ont critiqué la Résistance : *"La Résistance ? il fallait la faire. Lorsqu'on est traqué par la police, ou l'ennemi, ou la milice on devient facilement hors-la-loi, mais lorsque rien ne vous y oblige il y a un tout petit pas à franchir, l'important c'est de le franchir. C'est la raison pour laquelle aujourd'hui encore, lorsque j'évoque mes chefs successifs, CUNIN de Remoncourt, Noirtin de Esley, Rozot de Valfroicourt, Virtel de Dompaire, Mathieu de Esley également, tous anciens officiers ou sous-officiers d'active, ces hommes qui avaient fait la Belgique, la Somme, Dunkerque, ces hommes qui avaient obtenu qui la Croix de Guerre, qui une citation, ces hommes étaient des braves, et il faisait bon penser qu'on allait se battre avec eux"*.

Bel éloge que voilà ! Mais Roger CUNIN, comme les autres, le mérite bien. *C'était un homme né pour commander*, dira encore Albert Fâh, il avait l'âme d'un chef et il n'était pas question de discuter ses ordres (5). Et, en ce printemps 1944, il le montre bien. Ayant rassemblé un certain nombre de partisans il crée le maquis de Schamberg, du nom de la ferme (située entre Remoncourt et Esley, sur le territoire de Remoncourt) où il a établi son poste de commandement. Responsable, sous le pseudonyme de "Commandant Georges" (pseudonyme choisi en mémoire de son frère aîné, décédé prématurément, et pour lequel il avait une certaine admiration et qui aurait certainement pris les mêmes engagements), du secteur de "Vittel-Campagne" fort de 300 hommes, Roger CUNIN, devenu le premier juin Lieutenant des F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur), lance un certain nombre d'actions sur la région : destruction d'aiguillages (à la gare d'Hymont notamment), organisation et réception de parachutages, opérations militaires contre des convois allemands, etc. Pour ces hommes, avec la présence de

l'ennemi qui reflue après le débarquement et l'avancée des Alliés, le danger est partout et la vie, bien souvent, ne tient qu'à un fil. *“Un jour, raconte Michel, fils de Roger, alors que mon père était parti en traction avec trois autres maquisards effectuer une visite dans le sous-secteur de Saint-Ouen, ils sont arrêtés par une patrouille allemande. Invités à descendre, Roger a le temps de glisser son revolver dans le vide-poche de la portière de la voiture. Les Allemands, sérieusement intrigués par cet équipage de quatre hommes, les fouillent, oubliant par miracle Roger dont les poches contiennent quelques brassards F.F.I. ! Ne trouvant rien de compromettant sur les trois autres, ils examinent alors minutieusement l'intérieur de la voiture. Heureusement, le soldat de service, tout occupé à ses recherches ne prête pas attention à la portière qui s'est rabattue sur lui, dans son dos, avec le fameux revolver... Déçus, les Allemands, après que Roger eut justifié leur déplacement pour des motifs professionnels, les laissent repartir. Ouf ! Ils l'ont échappé belle !”*

Enfin arrive la libération de Remoncourt Le 13 septembre, avec l'aide des troupes du Général Leclerc avec lesquelles ils sont entrés en contact, les F.F.I. parviennent, au prix de combats acharnés, à libérer la bourgade. Roger CUNIN la relatara ainsi, à sa manière concise et directe, dans le compte-rendu de l'activité du Secteur “Vittel-Campagne” qu'il établira peu de temps après :

“ A 3 heures du matin, tous les éléments disponibles du groupe sous le commandement de son chef commence l'encerclement de Remoncourt.

A 5 heures, toutes les voies d'accès sont fortement gardées. Un mouvement de décrochage esquissé par l'ennemi est rapidement arrêté.

A 6 heures, le soldat Maurice Villemin, en reconnaissance avec la sizaine Ehrard est blessé au bras droit.

A 10 heures, les F.F.I. entrent en relations avec l'Armée Leclerc qui promet son appui pour la libération de Remoncourt. De 10 heures à midi , les F.F.I. combattent sans arrêt. Le soldat Gérard Odot abat un Allemand et s'empare de sa mitrailleuse. Le chef de sizaine Emile Mairerichard, après s'être signalé à plusieurs reprises par son courage et son mordant, est mortellement blessé après que sa trentaine eût détruit un véhicule et tué ses 3 occupants ; le chef de sizaine Jean Guidat est blessé au cours du même engagement.

A midi, les troupes Leclerc enlèvent la localité avec le concours des F.F.I. qui procèdent au nettoyage et à la capture des prisonniers. Les soldats Pierre Pouget et Charles Urbain capturés la veille, en armes, par les troupes allemandes, au cours d'une mission, se libèrent eux-mêmes et coopèrent à la capture de prisonniers. Un camion allemand, chargé de grenades et de munitions est capturé par Gaston Arnould et Gérard Odot dans une grange en feu. Enfin d'attaque, le soldat Maheu, au cours d'une liaison difficile, fait six prisonniers après avoir épuisé toutes ses munitions, et s'être particulièrement distingué.

Le bilan de la journée se chiffre par 158 prisonniers, 5 canons et de très nombreuses autres armes et munitions.

Une fois la région “pacifiée” le groupe, dont les actions ont fait 46 tués et 469 prisonniers du côté des Allemands et occasionné 2 tués et 3 blessés français au sous-groupe de

Remoncourt-Vittel, se dissout. Certains hommes s'engagent dans l'armée régulière et participent à la marche vers l'Allemagne. Roger CUNIN, lui, choisit une affectation au 26^e Régiment d'Infanterie. Le 10 avril 1945 il rejoint l'Atelier du Matériel à Epinal et commande une équipe de déminage qui intervient à de nombreuses reprises entre Epinal et les Hautes-Vosges. Puis, après avoir été promu Lieutenant à titre définitif le 1^{er} juin suivant, il est définitivement démobilisé le 31 août.

L'après-guerre est là. A part des retrouvailles occasionnelles avec les anciens du maquis et les attestations d'appartenance aux F.F.I. que certains lui demandent, la vie civile, à part entière, a repris ses droits. Roger, avec son entreprise artisanale, participe alors à l'œuvre de reconstruction des communes sinistrées des Vosges, notamment au Haut-du-Tôt et à la Bresse et, dix ans plus tard, à Darney, aux travaux de plomberie et chauffage dans les premières constructions H.L.M. En 1960 il s'installe à Mirecourt où le travail ne manque pas (logements divers, écoles...) et prend avec lui son fils Michel comme apprenti, puis son neveu, le "Bédouin" (6), revenu de son mirage saharien et auquel, par générosité, il procure du travail dans son entreprise (réfection de la toiture des halles de la cité des violons par exemple).

Puis, en 1977, l'entreprise cesse son activité, reprise toutefois quelque temps par Michel. Aujourd'hui, c'est la S.A.R.L CUNIN de Mattaincourt qui perpétue la tradition.

(1) Pierre Rothiot, "Vittel dans la tourmente", pp.110 à 117.

(2) Voir page.

(3) Ancien Déporté, Maire Honoraire d'Esley, Officier de la Légion d'Honneur.

(4) Albert Föh - "L'impératrice a des cors aux pieds" - Editions du Sapin d'Or.- 1^{er} trimestre 1977. Réédité en septembre 2005.

(5) Maurice Prévot, né le 2 février 1921, qui combattit bravement aux côtés de Roger Cunin, se souvient avec admiration de son chef, qu'il tenait pour un très bon officier, courageux et volontaire, sachant commander et se faire respecter de tous.

(6) Voir page

IV - TOUGGOURT : L'OASIS DE L'AVENTURE

A - Le mirage africain

Prononcer le mot “Bédouin” c’est, instantanément, faire surgir des images de désert, de dunes à perte de vue que le vent redessine à chaque tempête, de sable qui coule sous les pas de mystérieux hommes bleus, d’accueillantes oasis où l’eau fait surgir miraculeusement, comme un mirage, les vertes palmeraies...

Ces images, avec d’autres de la lointaine Afrique, le jeune **Maurice** -qui ne sait pas encore qu’un jour ce nom de “Bédouin” deviendra son surnom- les a en tête depuis son adolescence. A cette époque, à Vittel, nombreux sont les curistes en période estivale qui, le verre d’eau à la main, promènent sous les galeries de la station l’aura mystérieuse des pays lointains et de l’Algérie en particulier. Mais, pour la plupart des habitants de la région, pour les promeneurs du dimanche, l’évocation de ces pays que suscite la déambulation continuelle des curistes, reste du domaine de l’imagination, du cliché vague, de l’image d’Epinal en quelque sorte.

Pas pour Maurice pourtant. Car cela fait déjà longtemps, qu’en pensée, il a déjà plusieurs fois franchi la Méditerranée et débarqué dans ce monde colonial qui le fascine. Au cours d’adulte qu’il fréquente avec son frère Georges, il a eu la possibilité d’emprunter des livres sur l’Afrique dans lesquels il était notamment question de jeunes qui étaient partis en Côte d’Ivoire et qui avaient réussi, par la fabrication du savon, à faire fortune. Cela l’avait conforté dans son engouement pour l’Afrique et, au fil des ans, l’idée d’aller à son tour tenter sa chance là-bas, avait fait son chemin dans sa tête et ne le quittait plus. Il la ruminait sans cesse et s’en ouvrait régulièrement à tous ses copains et à ses frères, conscient toutefois des difficultés de l’aventure. Mais, en son for intérieur, sa décision était prise : dès qu’il le pourrait, il partirait ! Il fallait à son âme d’aventurier une occasion. Celle-ci se produisit à la fin de l’année 1948.

On est à la veille de Noël. En ce jour qui précède la nuit du Réveillon, les préparatifs habituels, un peu partout, annoncent les futures réjouissances. Mais pour Gaston, le père, et ses deux fils, Georges (dit “Cadet”) et Maurice, l’heure n’est pas encore à la fête. Bien au contraire. Tous les trois sont à They-sous-Montfort à travailler à la couverture d’une maison de ce village du canton de Vittel. Il fait froid et la neige qui est tombée sur le toit rend toute activité pénible et dangereuse. De plus, la nuit est venue, rendant les conditions de travail encore plus difficiles.

Maurice a 17 ans. Plus que jamais l’Afrique et son soleil semblent lui tendre les bras. Il rechigne à l’ouvrage et se plaint à voix haute. La réaction du père est immédiate. Elle claque dans l’air glacial comme un coup de fusil :

- Si t’es pas content, fous l’camp !

Maurice ne se le fait pas dire deux fois. Sa réponse est aussi brève et nette que les paroles de son père :

- Si c’est comme ça, je vais faire ma valise !

Et il quitte aussitôt le chantier pour regagner le domicile familial. Faire sa valise ? Pour Maurice, ce n’est pas simplement une façon de parler. La preuve ? Quand le père et le cadet sont de retour, ils le trouvent à l’atelier occupé à se fabriquer une valise à l’aide de chutes d’aluminium...! Ce travail lui prend une bonne partie de la nuit. Au petit matin, ayant enfermé quelques maigres affaires dans la valise, il l’attache sur le vieux vélo de son père -celui qu’il avait ramené de la débâcle- et, sans plus se faire remarquer, le voilà parti. C’est l’aventure qui commence !

Cela n’est pas pour lui faire peur. Quelques mois plus tôt, pendant l’été, il avait parcouru une partie de la France le plus souvent à pieds, parfois en stop, parfois en autocar ou en train lorsque ses finances le lui permettaient. Il avait acquis le minimum du matériel de ramoneur et, ainsi équipé, s’en était allé de village en village, de ville en ville, frappant aux portes, interpellant les habitants comme le faisaient encore les derniers petits ramoneurs tout au début du siècle. L’argent gagné -et la pêche dans les rivières !- avaient suffi à assurer son existence. Quand il avait rejoint Vittel, fier et heureux, cette sorte de tour de France accompli en solitaire n’avait fait que conforter en lui le goût inné des voyages. C’est pourquoi, une fois sa décision prise, il envisageait l’avenir sans inquiétude.

Alors, tout d’abord, il s’arrête à Conflans-sur-Lanterne où habite sa grand-mère, “la Céline”. Celle-ci lui consent un prêt de 50 F. De quoi faire face, provisoirement, en cas de besoin. Mais il dépense peu, mange de même et dort dans les bois ou...dans les abris pour les vaches plantés en pleins prés. Ce qui lui permet, tant bien que mal d’arriver jusque Marseille d’où il peut contempler -enfin !- la Méditerranée et imaginer au loin, du regard, les côtes tant espérées de l’Afrique. En attendant de pouvoir s’embarquer il lui faut se nourrir. Alors il se fait pêcheur, activité qu’il connaît bien. Puis il se sépare du vélo et, avec ce maigre pécule, parvient à se faire admettre sur un bateau à destination d’Alger. La traversée s’effectue en 3ème classe, sur le pont, ce qui, pour lui, n’est pas un problème : il est parti ! Au revoir la France, la sévérité et l’intransigeance du père, le travail dans le froid, l’horizon limité de Vittel. A lui les grands espaces, la liberté, le soleil.

A l’arrivée à Alger, en janvier 1949, le rêve s’efface quelque peu devant la réalité. Il est seul, sans argent, dans un pays qui lui est complètement étranger, même si la France y est très présente. S’il veut aller au bout de son voyage -son but est l’Afrique noire- il lui faut se débrouiller et surtout survivre. C’est ce qu’il fait en acceptant des “petits boulots” ici et là,

poursuivant son chemin grâce à l'hospitalité des indigènes -notamment celle d'un kabyle avec lequel il s'était lié sur le bateau- et la bienveillance de certains Européens. C'est ainsi que, tant bien que mal, il arrive à Touggourt, aux portes du désert, dans cette oasis de l'extrême sud algérien d'où partit, en 1922, l'expédition Citroën Haardt-Audoïn-Dubreuil qui traversa en automobile le Sahara pour la première fois. La voie ferrée du Sud-Constantinois s'arrête là. Au-delà, commence l'immensité des dunes dans laquelle s'enfoncent des pistes solitaires et incertaines.

Maurice réfléchit. L'oasis lui semble accueillante et surtout, il observe que si l'eau n'y manque pas, sa distribution de même que les installations sanitaires dans la partie européenne de la ville manquent ou bien sont encore rudimentaires. En matière de plomberie, il y a du travail en perspective. Alors, dans les conditions précaires et difficiles que l'on imagine, il s'installe dans un "gourbi", sorte d'écurie à bourricots située à la périphérie de Touggourt, près de la gare, à la limite des quartiers arabes et européens, et se met à prospecter autour de lui. Menant une vie semi-nomade, dans un inconfort total -dont sa jeunesse s'accommode assez bien- il parvient néanmoins à survivre avec l'insouciance qui le caractérise. Ni son rêve africain, ni la fortune espérée ne sont au rendez-vous. Mais, il veut le croire, tout peut encore venir.

Néanmoins, au bout d'un peu plus d'un an et demi, la solitude commence à lui peser. Et comme les possibilités de travail ne manquent pas, car on apprécie son savoir-faire, il pense à son frère Georges, demeuré là-bas, dans les Vosges. A d'anciens camarades aussi. Peut-être qu'il pourrait décider les uns et les autres à venir s'installer avec lui, là, dans ce sud algérien où, malgré tout, les paysages sont à la mesure de ses rêves ?

En septembre 1950, le voilà de retour à Vittel. Excessif et fantasque comme à son habitude, il a ramené avec lui un féneq (renard des sables) et, dans ses poches, des lézards de là-bas. Il porte tunique et pantalons bouffants, et marche pieds-nus dans des sandales. Cette intrusion originale dans l'univers vitellois fait sensation. Avec lui et ses évocations sahariennes, une bouffée d'exotisme tentateur pénètre dans le cercle familial. C'est à ce moment-là que, pour tous, il devient le **Bédouin**, surnom qui ne le quittera plus et qui éclipsera complètement par la suite aux yeux de sa famille comme à ceux qui auront affaire à lui, son vrai prénom. Fort de son aura coloniale, il vante Touggourt et les beautés du désert, passe sous silence ses difficiles conditions d'existence et fait miroiter à ses frères et plus particulièrement à Georges, des perspectives enthousiastes de travail et d'enrichissement.

Mais **Georges** hésite. Il a 17 ans. A la différence de son frère, trop bohème et imaginaire, c'est un garçon volontaire et réaliste. A ses débuts, il a fréquenté l'Ecole du Centre d'Apprentissage du Fresnois, à Bains-les-Bains. Pendant les vacances, à l'issue de sa première année, il s'est fait porteur de télégrammes (à pieds ou à bicyclette) pour un bureau de poste saisonnier installé au centre thermal. De retour au Centre (où les habits fournis proviennent des stocks d'uniformes de la Milice de Pétain), le contenu des études l'a déçu. Beudelaire

semblait plus au programme que les travaux d'atelier ! Alors, une nuit, à 2 heures du matin, il s'échappe de l'établissement, rentre à la maison, et manifeste l'intention de devenir sans plus tarder couvreur-ardoisier comme son frère Marcel qui passe à ses yeux pour un modèle. Voyant sa ferme résolution son père, qui, à l'époque, est séparé de sa femme, obtient une autorisation de tutelle et, en attendant ses 17 ans, le prend avec lui dans son entreprise où travaillent déjà ses deux frères. Au moment du départ de Maurice, il est devenu un bon "apprenti-plombier-couvreur", insensible au vertige, souvent intrépide, et qui grimpe aux clochers avec une aisance toute naturelle. Son avenir est donc tout tracé.

Le retour du Bédouin remet tout en question. La tentation est forte. Georges pèse le pour et le contre. Mais il est jeune et le mirage africain ne le laisse pas non plus indifférent. Alors il se décide : il accompagnera son frère. Deux autres garçons se portent volontaires. L'un est un ami de Georges avec lequel celui-ci vient de terminer ses études de couvreur-ardoisier à l'Ecole Supérieure de Couverture d'Angers (il ne restera en Algérie que quelques mois), l'autre est un camarade de Maurice appelé "le Manchot" car il lui manque une main. Le 1er samedi d'octobre, jour de la fête patronale de Vittel, dans l'enthousiasme et la bonne humeur, c'est le départ.

L'aventure, mais à quatre cette-fois-ci, continue.

B- Les sables du désert.

A son arrivée à Touggourt Georges, son acte d'émancipation en poche, juge rapidement la situation et décide de prendre les choses en mains, lui qui -il l'apprendra un peu plus tard- vient d'être désigné comme le plus jeune artisan de France. Le 1er décembre il déclare officiellement (à son nom) leur entreprise de plomberie-zinguerie-couverture au tribunal de commerce de Batna. Il réalise une pancarte à leur enseigne et l'appose sur la façade de leur local. Peu à peu, il équipe l'entreprise car l'outillage est des plus sommaires. Maurice avait posé des jalons, s'était fait connaître. Il faut maintenant se mettre sérieusement au travail.

La réalisation d'une salle de bains chez un riche "colon" leur fait une bonne publicité. Dans le quartier européen ou à la périphérie de la ville dans les palmeraies qui entourent Touggourt, on fait de plus en plus appel à eux. Mais il leur arrive aussi de travailler assez loin de leur point d'attache. Un jour, l'administration les envoie réaliser une salle d'eau et des sanitaires à une trentaine de kilomètres de là, en plein désert, au domicile d'enseignants qui vivent là dans une annexe de Touggourt. Les premiers kilomètres se font dans un "dodge" en compagnie de goumiers. Puis, la piste s'arrêtant, il faut continuer à dos de dromadaires. On charge le matériel (baignoire, lavabo, outillage, etc.) dans les paniers-doubles dont les méharis sont équipés et, accompagnés de deux autres goumiers arabes, la troupe se met en route. Son avance, très lente, contraint les hommes à passer la nuit à la belle étoile, au beau milieu des dunes....D'autres chantiers, plus importants, suivront : travaux d'irrigation de palmeraies, adduction d'eau d'Ouargla, Poste de Biskra (plomberie), pose de la 1ère conduite d'eau à

Hassi Messaoud à l'époque des premières recherches de pétrole (ce qui leur vaudra de se perdre une fois dans le désert au moment du Nouvel An...).

Pour se déplacer plus facilement ils décident d'acheter une voiture. Mais, comme ils n'ont que peu de moyens financiers, ils s'arrangent avec un garagiste de Biskra. En paiement des travaux réalisés pour son compte il leur cède une "Prima 4 (cabriolet)" dont seul l'avant est encore en état. Les deux frères sont des bricoleurs de génie : grâce aux moyens mis sur place à leur disposition par le garagiste, ils "soudent" au véhicule la partie arrière d'une "jeep" et obtiennent ainsi un engin hybride spectaculaire avec lequel ils ne feront pas moins de...25 000 kilomètres dans le désert !

Mais il n'y a pas que le travail. Il y a, à Touggourt, deux établissements religieux : l'un pour les "Sœurs Blanches", et l'autre où vivent les "Pères Blancs". Ces derniers ont le cœur sur la main. Souvent ils invitent les jeunes vosgiens à partager leurs repas. Le soir, tous ensemble, ils contemplent la voûte étoilée. Dans le désert, la voie lactée est d'une grande intensité lumineuse. Maurice et Georges la contemplent avec admiration, tandis que les Pères Blancs leur parlent de l'Infini, de l'Univers, de la condition humaine, poussière de vie dans l'immensité. En somme, la leçon du désert....

Pour les deux hommes, cette amitié est d'un grand réconfort, de même que l'aide que leur apporte, à des moments difficiles, le directeur de la plantation d'une palmeraie voisine. Cet homme s'appelle André Gueudin. Lui aussi est originaire des Vosges, lui aussi a quitté son pays à 17 ans pour tenter l'aventure. Cela crée des liens...Plus tard, une fois rentrés en France, Maurice et Georges auront l'occasion de renouer des contacts avec lui, à Contrexéville, où il a pris sa retraite (1).

Mais, pour l'instant, l'Algérie les retient. Les mois passent et la vie s'écoule tant bien que mal. Arrive l'été 1951. Les deux frères décident un retour provisoire dans la famille. Le père les accueille sans trop d'émotion et leur fait comprendre illico qu'il n'est pas question de les nourrir sans rien faire ! La mode, dans la famille Cunin, n'est pas aux vacances ! Immédiatement, il leur confie la réfection de la toiture du clocher de l'église de Médonville. Maurice et Georges ont l'habitude. Les voilà aussitôt au travail, dormant sur place -et sur la paille- dans un local communal vide qu'on a mis à leur disposition, près de l'église. Les deux frères, avec leur aîné Marcel et leur père Gaston, travaillent comme d'habitude sans filet et se débrouillent avec les moyens du bord dans de dangereuses opérations, utilisant par exemple pour descendre et monter la croix, une corde attachée à l'arrière de la C4 familiale, à défaut d'un treuil...

C'est au cours de ce chantier que Maurice fait la connaissance de Marie-Thérèse, une jeune fille du village avec laquelle il entame une liaison amoureuse. L'aventure tourne court quand le Bédouin décide de reprendre le chemin de l'Algérie. Il est convenu que Georges le rejoindra un peu plus tard. De retour à Touggourt, les affaires reprennent leur cours. Maurice,

avec son insouciance habituelle, a déjà oublié ses amours vosgiennes lorsque, un beau jour, il reçoit la nouvelle : Marie-Thérèse est enceinte ! Le jeune homme n'hésite pas : jouer à l'homme d'honneur ne lui déplaît pas. Grand seigneur -ce qui est bien dans son personnage-, il fait aussitôt savoir à la future mère qu'il est prêt à assumer, et sans plus de commentaires, il lui offre le mariage, là, en Algérie.

Pour Marie-Thérèse qui n'a jamais quitté son village ni sa famille il s'agit là d'une grande aventure et on imagine son émotion, son appréhension aussi : elle n'a que 17 ans ! Un avenir, rempli de nouveautés mais aussi d'incertitudes l'attend là-bas, dans ce pays lointain qu'elle ne connaît que par les quelques descriptions séductrices faites par son futur mari. Mais, dans son état, elle n'a pas le choix. Elle se résout donc au voyage. C'est le "Manchot" qui se charge de la "convoyer", au mois de novembre 1951, de Vittel à Alger où les attend le Bédouin pour les ramener à Touggourt..

Si, à l'écoute des propos de ce dernier, Marie-Thérèse a pu croire à un semblant de conte de fées, il lui faut très rapidement déchanter à son arrivée à l'oasis. C'est le désert et la solitude qui l'attendent. Quant au "gourbi" des deux frères, il se compose, après aménagement du local initial, de deux sortes de pièces voûtées séparées à mi-hauteur et plus que sommairement meublées d'une table et d'un lit (une simple murette remplie de sable à l'intérieur), tous deux surélevés par crainte des scorpions.

Telle est la dure réalité. Mais pas question pour la jeune fille de retourner au pays. Il lui faut surmonter sa déception, qui est grande, et penser au mariage. Celui-ci a lieu le 30 du même mois. Faute de ressources suffisantes, il ne faut songer à aucune dépense de toilette ou de festivités. La cérémonie religieuse a lieu très simplement, célébrée par un Père Blanc. Le "Manchot" sert de témoin au Bédouin et André Gueudin à la jeune fille. Quant aux alliances, c'est le jeune marié qui les a lui-même sciées dans un tuyau de cuivre...

La vie du couple, plus que spartiate, commence. Biskra, la grande ville, située au pied des derniers contreforts de l'Aurès, est à une centaine de kilomètres. Or, à Touggourt, les distractions sont rares. Il y a bien, de temps en temps, la fréquentation de la piscine de l'Administrateur civil et, à Noël, l'invitation de ce dernier à tous les Français de l'agglomération originaires de la Métropole. Mais, la plupart du temps, c'est la solitude et le dénuement. Car l'argent fait cruellement défaut et le couple ne mange pas toujours à sa faim. Néanmoins la jeunesse de l'un et de l'autre permet de s'en accommoder tant bien que mal. Heureusement, il y a la présence et l'amitié chaleureuse des Pères Blancs dont ils partagent les repas de temps en temps. Puis les week-ends, il y a les sorties dans le désert, la beauté des paysages, les petits poissons pêchés dans les oueds des environs et grillés entre deux pierres -le Bédouin a toujours été un habile pêcheur-. Et surtout, au mois d'avril 1952, il y a la naissance de **Chantal**, première enfant d'un foyer qui en comptera sept, et qui, plus tard, - une fois de plus bon sang ne saurait mentir- optera à son tour pour ce métier de plomberie-zinguerie qui est la raison d'être de toute -ou presque- la famille CUNIN. Et enfin, une fois dans l'année il y

a ce retour provisoire dans les Vosges au cours duquel le Bédouin, qui n'a pas oublié l'affectueuse et bienveillante compréhension de son instituteur (2) à son égard lorsque, à défaut d'être écouté par son père, il lui confiait ses rêves coloniaux, lui rapportait ces animaux exotiques : iguanes, lézards, scorpions, vipères à cornes, etc., destinés à enrichir l'armoire de sciences de l'école (3).

C - A chacun sa route

Entre-temps Georges a rejoint Touggourt. Mais pas pour longtemps. Sans doute lassé de l'association avec son frère pour laquelle il n'entrevoit aucun avenir et ayant fait connaissance de sa future femme, il décide de mettre un terme à l'Entreprise qu'il fait radier à la date du 31 décembre 1952. De retour en France ce sont alors de nombreux chantiers dans lesquels il va travailler en sous-traitance comme artisan indépendant. Pour certains de ces chantiers, il fait appel à Marcel (et aussi, un peu plus tard à Maurice). Chacun y travaille à son propre compte mais dans un esprit d'entraide fraternelle qu'il convient de souligner et qui sera, naturellement et affectivement, presque toujours la règle entre la plupart des membres de la famille CUNIN.

Mais l'homme a des ambitions légitimes que son expérience du terrain, sa volonté et son dynamisme, vont aider à mener à bien. Comme il l'affirme lui-même : il n'a *“jamais quitté un poste autrement que pour en obtenir un plus élevé dans la profession”*. C'est ainsi qu'après avoir été Chef de Chantier dans “l'Entreprise Marion” de Valence (Drôme), il devient Conducteur de Travaux chez “Tunzini”, à Paris. Au sein de cette très grande Société, ses qualités et capacités professionnelles sont vite remarquées. Lui *“qui n'a que son C.E.P. et son diplôme de l'Ecole Supérieure de Couverture d'Angers”*, est promu Dessinateur, puis Chef dans un Bureau d'Etudes qui comprend 45 Techniciens dûment qualifiés. Au sein de ce bureau, il sera, entre autre, fait appel à lui pour la résolution des problèmes techniques soulevés par le projet d'équipement plomberie-sanitaires de la célèbre “Tour Maine-Montparnasse” de Paris (58 étages...).

Sa collaboration avec “Tunzini” durera jusqu'au mois d'avril 1972. Après quoi, sa carrière ascendante se poursuivra dans de grandes entreprises, notamment durant trois ans à Marseille en tant que Chargé d'Affaires à la Société “Chapuzet” et ensuite à Saint-Laurent-du-Var où, pendant une dizaine d'années, il sera Directeur d'Exploitation dans la Société “Tamaco”. Un peu plus tard, son neveu Serge CUNIN qui l'apprécie beaucoup, lui confie les plans d'étude et le suivi de la réalisation pour la préfabrication dans l'affaire du Gabon (4) et, en 1988, dans la foulée, lui demande de prendre en charge la S.A.R.L CUNIN de Mattaincourt. Sous sa direction ferme et compétente, l'entreprise redresse la tête et se dynamise. Il la quitte en 1990 pour prendre une retraite bien méritée mais non inactive car l'homme, toujours aussi volontaire et entreprenant, ne saurait participer à des activités traditionnelles dont beaucoup d'autres, à son âge, se satisfont. Tel est celui qu'affectueusement, toute la famille appelle toujours : le *“Cadet”* !

Le *Bédouin* se retrouve donc seul pour exercer son métier. De ses deux camarades qu'il avait ramenés de France avec lui, seul le "Manchot" est resté mais ne travaille plus avec lui. C'est une rupture. Rupture sentimentale certes, mais aussi rupture professionnelle. Il n'y a plus personne à ses côtés pour administrer, organiser et faire vivre l'Entreprise avec la rigueur et le sérieux nécessaires. Pendant quelque temps il essaie bien de faire face. Mais les résultats, ruinés par son incurable insouciance, s'évanouissent aussi vite que l'eau des oueds au soleil algérien. On est en 1954 et les premiers signes de rébellion des autochtones ont lieu en Kabylie et dans l'Aurès. Les attentats, les attaques et les sabotages se répandent dans tout le pays. Maurice se rend compte alors qu'il est peut-être temps pour lui de déposer ses habits de bédouin et d'enfermer son mirage africain dans sa légendaire valise. Temps aussi de refermer, dans son cœur et dans sa tête, cet épisode saharien qu'il a lui-même, par son éternelle inconstance, conduit à son terme. Alors, la mort dans l'âme sans doute, il se décide à tourner la page. et à regagner, en famille, ses Vosges natales.

La partie la plus longue de sa vie commence. Jusqu'à son décès, le 14 janvier 1978, elle sera meublée de nouveaux chantiers avec ses frères, de gains aussi vite dépensés au jeu que reçus, d'irresponsabilité familiale, de négligences impardonnables telle ce brevet d'invention de son cru intitulé "*Procédé de raccordement notamment de tubes en matières rigide ou semi-rigide*" qu'il a bien déposé mais que le non-paiement d'une cinquième annuité obligatoire pour sa conservation rendra caduque...A sa mort, il laisse à tous le souvenir d'un rêveur impénitent, d'un amoureux inconditionnel des grands espaces sahariens et de leur exotisme, mais aussi d'un artisan habile et ingénieux qui aurait pu, sans ses faiblesses et ses erreurs incorrigibles, réussir une vie professionnelle et familiale qu'il a délibérément gâchée.

(1) *Le hasard fait que André Gueudin, décédé en 1989, était le cousin de l'auteur de ce livre et lui était, familialement, très proche.*

(2) *Antoine MOUCHET*

(3) *A propos de ce genre d'animaux, la femme du Bédouin aime à rappeler ce serpent vivant que son mari avait enfermé dans une "gargoulette" et qu'il avait attaché devant la porte en guise de chien de garde. Comme le reptile s'abreuvait volontiers à la gamelle de lait du chat, ce dernier, mauvais partageur, lui régla son compte un beau jour !*

(4) *Voir p.*

V - UN PARCOURS FONDATEUR

A - Les chemins de jeunesse

On a raison de dire que, dans une même famille, autant il y a d'enfants, autant ils peuvent être différents les uns des autres. Certes, les ressemblances, tant au plan physique que moral, existent et c'est bien normal. Mais chacun, dans son comportement, dans ses idées, dans son caractère, a ses propres qualités ou ses propres défauts . Les définir en un mot, c'est risquer d'en donner une image un peu trop simpliste et caricaturale. C'est pourquoi dire de Gaston qu'il fut un "paterfamilias " (père autoritaire), de Maurice (le Bédouin) qu'il fut un "flambeur" (le jeu compta beaucoup dans sa vie), et définir Georges (Cadet) comme un "fonceur" peut paraître trop réducteur au regard de l'ensemble des éléments qui forment leur véritable personnalité.

Si cette constatation impose la prudence en la matière il faut bien reconnaître toutefois que les hommes de la famille CUNIN, qui ont tous en commun cette passion d'un même métier, ont témoigné ou témoignent encore d'un tempérament spécifique et bien tranché qui conduit à les différencier d'une façon indiscutable les uns des autres.

Il en sera ainsi pour **Marcel**, l'aîné des garçons, dont la personnalité, faite de mesure, de stabilité et d'ambition raisonnablement calculée, est à l'opposé de celle du Bédouin. Marcel, qui est né le 4 novembre 1929, est celui qui, nous l'avons vu, tend le drapeau à son père par la lucarne du clocher de l'église de Vittel en ce jour mémorable de la "fausse" libération de la ville (1). L'année de ses 14 ans, le 23 mai 1943, il obtient son C.E.P.E. Comme l'époque n'est pas aux études, il passe directement de l'école aux travaux pratiques de l'Entreprise paternelle. La période de guerre est difficile, les matériaux sont rares. Les activités de plomberie et ferblanterie consistent bien souvent en la fabrication de tuyauteries et en des travaux de petites réparations sur du matériel domestique tel que : lessiveuses, casseroles, etc.

Une des particularités de la ville dans ces années 40, est d'abriter, dans l'enceinte du parc thermal que les Allemands ont ceinturé de barbelés, un "camp" de civils britanniques, hommes et femmes, dont la plupart sont logés dans les hôtels. Le chauffage des bâtiments nécessite de

nombreux fourneaux. La fourniture des tuyaux est assurée par l'Entreprise CUNIN qui noue ainsi des contacts avec les internés. Ceux-ci, bien ravitaillés par la Croix-Rouge, bénéficient de nombreux colis dont sont exclus, cela va de soi, les produits frais. Une sorte de troc est alors astucieusement mis au point par Gaston et sa famille : ils fournissent aux Anglais la farine, les œufs et la viande fraîche qui leur fait défaut et, en échange, reçoivent diverses conserves. Les transactions s'effectuent sans encombre, à la barbe des Allemands : les conserves transitent dans les tuyaux de fourneaux, et la farine dans des seaux dans lesquels on a pris soin de planter, comme dans du plâtre, une truelle providentielle....

Mais, un beau jour, Gaston est requis pour le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) au camp de Cousances-aux-Forges. Il y reste une dizaine de jours, s'en évade sans plus attendre et rejoint le maquis de son frère Roger (2). Après la Libération Marcel, qui a maintenant 17 ans et qui a suivi des cours d'apprentissage par correspondance pour l'obtention d'un C.A.P., s'inscrit à l'Ecole Supérieure de Couverture d'Angers d'où il revient en mars 1947 avec un diplôme d'aptitude au métier de couvreur-ardoisier. A cette époque, les affaires reprennent et le jeune homme, dans l'Entreprise familiale, participe à de nombreux chantiers, dont celui de l'Hôtel de la Renaissance à Vittel et d'autres dans la ville de Bruyères laquelle, comme de nombreuses communes vosgiennes de la Montagne, a beaucoup souffert de la guerre. Puis, de mai 1950 à septembre 51, c'est le Service Militaire. Caserné un temps à Rabat, il profite d'une permission pour gagner Touggourt (non sans difficultés), et retrouver ses deux frères avec lesquels il reste une quinzaine de jours. De retour à Vittel, libéré de ses obligations militaires, il réintègre l'Entreprise paternelle et participe à d'importants chantiers tels que ceux du Centre Routier et de la Poste de Darney, de la couverture aluminium du Groupe Scolaire Lyautey à Vittel ou des réfections de clochers (Saint-laurent, Bainville-aux-Saules, Valleroy-aux-Saules, etc.).

En 1953, il se marie avec une jeune institutrice, Madeleine BASTIEN. A cette époque, il est toujours l'employé de son père. Mais Marcel ne souhaite pas continuer selon cette formule et revendique la mise en Société de leurs activités. Gaston feint d'accepter, lui en propose même la gérance. C'est à ce moment-là que se présente le chantier du château de Bourlémont (3), près de Neufchâteau. Marcel se voit confier l'établissement des devis et le soin de traiter l'affaire, qui est d'importance. "Débrouille-toi !" lui dit son père. Le jeune homme se débrouille si bien qu'il "enlève" l'adjudication. Mais sa tâche ne s'arrête pas là. Il doit recruter de la main-d'œuvre, approvisionner le chantier et exécuter le travail dans les meilleurs délais. C'est ce dont il s'acquitte de la meilleure manière. Mais, lorsqu'il s'agit de régler le salaire des ouvriers, il s'aperçoit qu'une partie de l'avance financière perçue a déjà été utilisée... Marcel se rend compte alors que l'association avec son père s'avère difficile. Réaliste, il décide de rompre. Exit la future Société...

B - Une émancipation constructive

Mais maintenant tout est à faire. D'abord, trouver du travail. Marcel devient artisan-tâcheron en 1955 et, à ce titre effectue de nombreux travaux dans le cadre de marchés

soumissionnés par les Entreprises “Charles” et “Mandeleur” (Nancy), “Pierron” (Nebing) et “Caquin” (Verdun). Puis, en 1957 et 58, ce sont deux gros chantiers en matière de couverture : la toiture de la Colonie de Mandres-sur-Vair (Vosges) et celle de l’église Saint-Antoine de Bar-le-Duc (1000 m² de surface ardoisée !).

En octobre 1958, Marcel décide de s’installer définitivement à Contrexéville où le métier n’est plus assuré que par deux plombiers à l’âge de la retraite. L’occasion est à saisir. Le premier atelier se fera rue de Metz, dans un ancien hangar transformé pour la circonstance et où travaillent avec lui un ouvrier et un apprenti. Puis, en 1959, Marcel rachète, rue de la Division Leclerc, une vieille maison dans laquelle il aménage un nouvel atelier, un bureau et un petit magasin. Ses activités, au cours desquelles, comme il aime à s’en souvenir, il eut recours à l’utilisation successive de la forge à charbon de bois avec le fer à souder, de la lampe à essence, du poste à acétylène avec le carbure, puis le gaz propane, concernent alors tout ce qui se rapporte au “chauffage toutes énergies”, aux travaux de “plomberie-sanitaire-climatisation-ventilation” ainsi qu’à ceux de “zinguerie-couverture en tous genres”.

.En 1964 son frère **Bernard**, issu du second mariage de Gaston, le rejoindra après avoir, au sortir de l’école, fait un essai avec Gaston qu’il quittera au bout de...15 jours . Il passera son C.A.P. et demeurera dans l’Entreprise jusqu’en 1968. Mais Bernard envisage une carrière évolutive que l’Entreprise ne peut, pour l’instant, lui offrir. Il se fait donc embaucher à la S.G.E.M.V. (“Société Générale des Eaux Minérales de Vittel”) dans le Service “Plomberie-Entretien des hôtels”. Il y reste jusqu’au Service Militaire, réalisant également les travaux de plomberie des “Tours Athos et Porthos” de la ville, et pratiquant un peu la tuyauterie industrielle (chauffage à Vapeur). Au retour de l’Armée, il travaillera 6 mois à Paris avec Marcel RUNSTADLER puis se verra proposé, grâce à Hubert Voilquin qui lui fait confiance, un poste de Responsable du Service-Plomberie et Fontainerie à la ville de Vittel, poste qu’il occupera de 1974 à 1982. Lorsque la Municipalité décidera d’affermir son réseau d’eau potable à la “Lyonnaise des Eaux”, il passera tout naturellement à cet organisme comme Agent de Maîtrise et aura à s’occuper, sur le secteur de Vittel, de stations d’épuration, de traitement des effluents, de la production d’eau potable et d’usines de traitement de cette eau. Puis, en 2000, il deviendra Chef de Secteur pour Epinal.

A son tour **René**, enfant cadet du même second mariage de Gaston, entrera directement, après l’école, en apprentissage chez son père. Mais ce dernier, au bout d’un an, le mettra à la porte. Le jeune homme poursuivra alors son apprentissage dans l’Entreprise de Roger CUNIN puis, ayant passé son C.A.P., rejoindra le *Bédouin* et sa fille Chantal sur des gros chantiers de plomberie-chauffage à Nancy. A l’issue du Service Militaire il intégrera alors, comme Compagnon, l’Entreprise de Marcel CUNIN. Progressivement, il y obtiendra toutes les qualifications jusqu’à celle de “Maître Ouvrier”. Il aura la responsabilité d’un chantier de 141 logements à Epinal, suite à un marché avec l’O.P.A.C des Vosges. Ces travaux auront comme conséquence la création, dans cette ville, rue Aristide Briand d’abord, puis dans des locaux rénovés à Saint-Laurent, d’une Agence qu’il dirigera quelque temps. René, qui est Actionnaire

de l'Entreprise depuis 1982, le deviendra encore, par la suite, de la future "Holding JULES CUNIN". Pendant toutes ces années, il apportera une contribution et un soutien sans faille à l'Entreprise comme à ses dirigeants.

Mais revenons à l'Entreprise de Marcel CUNIN qui continue son chemin au cours des années qui suivent sa création. Le travail ne manque pas (surtout hôtels, H.L.M. et clientèle particulière) et, au fil des ans, l'Entreprise forte dorénavant d'une douzaine d'employés, prend une extension prometteuse. Avec l'arrivée, en 1976.. de **Serge**, fils de Marcel, lequel, pendant 3 ans va se faire le démarcheur de l'Entreprise auprès des grandes Sociétés, l'affaire connaît une nouvelle expansion. **Si bien qu'en 1982 l'Entreprise, jusque là au nom de Marcel CUNIN, passe avec Serge et René en S.A.R.L.** d'une quinzaine de salariés avec, à la clé, une réorganisation importante à la fois matérielle et administrative qu'impose son remarquable développement.

Parallèlement à ces dispositions, Serge reprend le marché laissé libre par la cessation d'activités de l'Entreprise Roger CUNIN sur le secteur de Mirecourt et crée, en 1985, la S.A.R.L CUNIN à Mattaincourt. Puis, deux ans plus tard, Marcel et Serge achètent l'"Entreprise Florentin" de Mirecourt (charpentes) qui deviendra la Société C.C.M. (Charpente Couverture Mirecurtienne), tandis que l'amorce d'une politique de travaux à l'Exportation se met en place.

Quand Marcel part en retraite, l'Entreprise compte, au 31 décembre 1994, 49 employés, et préfigure ce qui va devenir bientôt la future S.A. JULES CUNIN. **Il peut être satisfait : grâce à lui, par filiation directe, la transmission du métier à l'intérieur de la famille CUNIN est non seulement accomplie, mais sa projection dans l'avenir semble également assurée.** Mais l'homme, s'il en a conscience à ce moment-là, reste avant tout un chef d'entreprise soucieux de l'avenir, quand bien même il n'y participerait plus de la manière directe et responsable qui avait été la sienne jusqu'à ce jour. Dans le discours qu'il fait pour ses adieux, il tire la leçon que lui a apprise un demi-siècle de vie active dans le métier et fait part de ses réflexions et de ses conseils. Rappelant tout d'abord un parcours professionnel qui lui a fait connaître les travaux de reconstruction d'après-guerre (grands ensembles, pavillons) et l'évolution du chauffage, il souligne en premier, fort de sa longue expérience, les vérités suivantes concernant l'emploi (et qui restent d'actualité !):

- Pour embaucher il faut du travail ; les entreprises ne demandent pas la charité ; elles sont là pour travailler.

- Il faut desserrer le nœud qui les étangle ; c'est bien connu, ce sont les petites entreprises qui sont les plus taxées.

- Il faut plus de flexibilité dans l'embauche.

- Il faut arrêter la course aux rabais, aux prix les plus bas. Comment voulez-vous faire du bon travail et donner un salaire décent à nos compagnons en pratiquant des prix inconsidérés?

- Enfin, il faut que les règlements des travaux exécutés soient acquittés dans un délai raisonnable.

Puis, Marcel CUNIN, à l'intention de ses successeurs rappelle qu' *"il n'y a jamais rien d'acquis", "qu'il faut se recycler sans arrêt", "qu'on n'arrive pas sans rien", "qu'il faut beaucoup travailler", "qu'il faut être de plus en plus vigilant"*. Et enfin, s'adressant à tout le personnel de l'Entreprise et avant de rendre un hommage mérité à certains de ses employés, il ajoute :

- Continuez à travailler consciencieusement comme vous l'avez toujours fait et en bonne harmonie au sein de l'Entreprise.

- Soyez fier de notre métier. Vous avez un bel outil de travail entre vos mains. Que de satisfaction lorsque vous réalisez que vous avez mené à bien un grand chantier.

- Si l'Entreprise a pu se développer comme cela, je le dois à la confiance que vous nous avez apportée, vous tous ici présents.

Marcel CUNIN savait de quoi il parlait. En des propos simples et forts à la fois, sans doute chargés d'une certaine émotion, il avait voulu, ce jour-là, faire passer un message. L'avenir révélera, en toile de fond des futures actions, qu'il avait vu juste. La leçon sera entendue.

(1) Voir page

(2) Voir page

(3) Ce château, qui subit de nombreuses transformations au cours des siècles, domine superbement le village de Frebécourt et la vallée de la Meuse.

VI- L'OUVERTURE AU MONDE

A- Une vocation naturelle

On dit souvent de quelqu'un qui réussit dans ce qu'il entreprend grâce à l'exemple familial, qu'il fut à bonne école. Nul doute que cela ait été le cas pour Serge. Né le 12 avril 1957 dans cette famille où, du côté paternel, la plomberie-zinguerie semble inscrite dans les gènes de tous ses membres depuis plusieurs générations, il eût semblé anormal qu'il ne suive pas l'exemple de ses prédécesseurs.

Sans doute pour faire plaisir à l'enfant mais aussi comme pour lui faire subir une sorte d'initiation au métier avant l'heure, son père décide un jour, avec l'aide de son compagnon-ouvrier, de monter le jeune Serge alors âgé de 5 ans environ, tout en haut du clocher de l'église de Diarville, à l'intérieur cela s'entend. De poutre en poutre, à travers le dédale de la charpente, les deux hommes parviennent alors à hisser l'enfant jusqu'à l'ultime accès puis à le redescendre sans inconvénient. Fils et petit-fils de couvreur, Serge vient de recevoir là son baptême du feu.

En fait, une bonne douzaine d'année plus tard, en 1976, étudiant au "Lycée Hippolyte Fontaine" de Dijon, il passe sans succès un BAC F9 qui aurait pu lui permettre, en cas de réussite, de s'orienter vers le métier de Technicien en chauffage-plomberie. Alors, dès le résultat connu, le 18 juin, Serge veut travailler. Son père lui met en mains la caisse à outils et l'incorpore à son équipe. C'est ainsi que Serge, du jour au lendemain, devient le 6ème ouvrier de l'Entreprise ! Heureusement, le jeune homme a déjà quelque pratique du métier pour s'y être exercé régulièrement, une partie des grandes vacances, depuis l'âge de 12 ans.... Trois mois plus tard il entre à l'Ecole Supérieure de Couverture d'Angers (c'est une tradition dans la famille !) et en sort le 30 mars 1977 avec un diplôme qui est l'équivalent d'un BAC. professionnel. Aussitôt après, retour à l'Entreprise paternelle dans laquelle il est embauché comme "ouvrier qualifié" (OQ2).

Mais les études n'en sont pas terminées pour autant. En juin 1977 il passe le C.A.P. de couvreur en candidat libre et, une fois le passage obligatoire à l'Armée effectué d'octobre 77 à

fin septembre 78 et être revenu comme couvreur dans l'Entreprise familiale, il s'inscrit aux cours du soir du Conservatoire National des Arts & Métiers et prépare un D.E.S.S. "Gestion Marketing". Dans l'intervalle, en 1979, il obtient un C.A.P. de plombier et un B.E.P. d'installation sanitaire thermique tout en réalisant des études de chantiers à la demande de son père. Puis, à partir de 1980, ce dernier le prend avec lui dans son Bureau d'Etudes de l'Entreprise qui compte dorénavant une douzaine de personnes. C'est le début de sa carrière de Technicien, jusqu'au moment de la fondation, en 1982, de la S.A.R.L. CUNIN. Une nouvelle étape s'annonce alors où son avenir sera plus que jamais lié à celui de l'Entreprise.

B- Le mythe algérien

Il y a, à la base de tout événement, de toute entreprise humaine, des raisons -connues ou non- qui en sont le moteur imprévisible, le déclencheur involontaire, et que l'on a l'habitude de regrouper solennellement sous le nom de Destin.

Celui de Serge et de la branche "Export" de l'Entreprise familiale commence en 1979 lorsqu'il décide de se lancer dans une équipée aventureuse : la traversée du Sahara en voiture. D'où tient-il ce goût pour une expédition qui, à première vue, n'a rien d'une simple promenade touristique ? Outre l'argument de la jeunesse, il donne lui-même la réponse : c'est l'influence de ceux qu'il appelle ses "Tontons flingueurs", le *Cadet* bien sûr, mais surtout le *Bédouin*. Durant toute son enfance les évocations en famille de leurs séjours sahariens ont bercé ses rêves et nourri ses velléités d'expéditions lointaines. A force d'en entendre parler, l'Afrique, l'Algérie et le désert sont entrés durablement dans son imaginaire. Le *Bédouin* avait ses lectures motivantes, Serge lui, a de vive voix, les récits auréolés de mystère et d'exotisme de ceux qui ont vécu là-bas, dans ce Sud algérien qui miroite à ses yeux comme les mirages trompeurs cachés au sein des dunes de sable.

A cette époque, chaque fois qu'il le peut, aux vacances et aux jours fériés, le jeune garçon rejoint ses grands-parents maternels à Bulgnéville (Vosges). Le grand-père, Henri BASTIEN, fait partie d'une longue lignée de maçons de métier. Avec lui, Serge, qui l'aide à sa manière, apprend ses premiers rudiments de comptabilité : c'est lui qui inscrit, en vue des comptes du soir, le nombre de seaux d'eau, de sable et de ciment utilisés dans la journée. Une fierté et un vrai bonheur pour l'enfant. Second bonheur : la fréquentation d'un cousin, Robert BASTIEN, un peu plus âgé que lui. Le père de Robert, militaire de carrière, a fait les Colonies. Ses souvenirs, s'ajoutant à ceux des oncles de Serge, exaltent encore davantage les rêves des deux garçons. Si bien qu'en 1977, Robert est le premier à mettre le projet de traversée du Sahara à exécution. Pour ne pas être en reste et impatient de l'imiter Serge, deux ans plus tard, décide de tenter l'aventure à son tour.. Pendant deux mois, en 2CV avec sa première femme Linda ALLANE - il a 20 ans et elle 18 !- ils essaieront de vivre et de réaliser, avec bien des aléas mais aussi de grands moments de bonheur, ce que le Bédouin n'avait pu faire : joindre Contrexéville à Abidjan. Mais le rêve s'arrêtera à la frontière nigérienne...

Quand ils en reviennent, une idée, qui fera son chemin par la suite, s'impose à l'esprit de Serge : celle de voyager avec (et de par) son métier. En somme, joindre l'agréable à l'utile. Le destin va lui donner un premier coup de pouce avec la création, en 1982, de la S.A.R.L (1), puis, en 82/83, la rencontre du frère de Jacky Cablé, puis avec ce dernier lui-même, P.D.G. de "Cablé Export". Jacky Cablé sait jauger les hommes, leur faire confiance et donner leur chance aux jeunes. Son Entreprise vient d'obtenir un gros marché en **Algérie** qui comprend la rénovation des gares de *Hussein Dey*, *Sidi-bel-Abbès* et *Oran*. Après discussion avec Serge, il lui confie l'ingénierie et la sous-traitance de la partie chauffage-plomberie, et le met en contact avec son Directeur des Travaux Jacky Durand, lequel rejoindra par la suite le groupe "JULES CUNIN S.A." comme Consultant.

Pour Serge, ce sont ses premiers pas dans " l'Export". Il a 26 ans et aucune expérience dans ce domaine particulier. Mais l'Algérie, il connaît. Depuis son aventure saharienne il y est retourné quatre fois. Pour lui, c'est un atout. L'accord et l'aide de son père, pourtant réticent au départ, font le reste. Le 9 novembre 1985, à 10 heures du soir, c'est le départ de Contrexéville, dans la 504 familiale. Le lendemain, il embarque avec tout le matériel nécessaire (2).

Deux hommes l'accompagnent : Michel Lulin et Jacques Mangin. Michel Lulin est entré dans l'Entreprise en juillet 1963, directement après sa sortie du Centre d'Apprentissage de Bains-les-Bains où il a obtenu son C.A.P. de plombier. Jusqu'à son Service Militaire il est employé aux travaux habituels de plomberie et de couverture sur différents chantiers du secteur. A son retour en 1965, il retrouve sa place dans l'Entreprise et participe à la réfection de la couverture de certains clochers (notamment, au cours de l'hiver 1972, de celui de Darney) puis, dans les années 80, à des chantiers un peu plus éloignés sur Epinal et Saint-Dié. Sa qualification et son sérieux sont particulièrement appréciés de Marcel CUNIN qui sait pouvoir compter sur lui et qui lui accorde sa totale confiance. Une confiance qui, renouvelée par Serge lorsque celui-ci intègrera l'Entreprise, durera en tout... 42 ans, puisque Michel, dont la fidélité semble être une autre de ses qualités, fera toute sa carrière professionnelle aux Ets CUNIN qu'il ne quittera qu'au moment de sa retraite, en 2005 ! Mais, pour l'instant, sous l'impulsion de Serge, c'est l'aventure algérienne qui, pour la première fois, l'entraîne bien loin de Contrexéville en tant que Responsable de Chantier. Les travaux dureront deux ans entrecoupés de retours trimestriels dans les Vosges. Fin 87, lorsque tout est terminé, Serge peut, sur place et avec fierté, montrer le travail accompli à son grand-père Gaston auquel ses enfants ont payé le voyage pour l'anniversaire de ses 80 ans.

Grâce à la confiance d'un homme, Jacky Cablé, Serge a fait accomplir aux Ets CUNIN S.A.R.L. son entrée dans un domaine commercial et économique d'envergure : l'Export, qui deviendra par excellence le sien.

C- Les routes de l'Export

Si le chantier d'Algérie est à marquer d'une pierre blanche dans l'histoire de l'Entreprise CUNIN, toutes les initiatives, en Lorraine, ne sont pas forcément à cette image. Un exemple : en 1982, Serge fonde, en association avec Jean-Denis Poirson, de Removille (Canton de Châtenois), une S.A.R.L. du nom de "Climatherm" (chauffage, plomberie). L'affaire, qui tourne bien, emploie jusqu'à 15 salariés. Mais un différend s'élève entre les deux associés au sujet de la stratégie de l'Entreprise. Serge préfère alors se retirer, revend ses parts et crée non loin de là, à Mattaincourt, avec Maurice Bouvinet (marié à la fille de Roger-Capitaine Fracasse-), une nouvelle entreprise S.A.R.L. CUNIN.(3).

Pour Serge, la tentative de Mirecourt, même compensée par la création qui s'en est suivie, est ressentie à cette époque comme un échec. Mais, dans la vie, les échecs sont parfois salutaires. Ils contraignent à la réflexion et aiguïssent la vigilance. Serge ne manquera pas d'en tirer la leçon et d'approfondir ainsi sa connaissance des hommes. Des hommes, il en rencontrera d'autres. Notamment François Kolb, Directeur de la Banque de ce nom dont le siège social, depuis de nombreuses années, se trouve à Mirecourt, et avec lequel l'Entreprise CUNIN entretient de fidèles relations. Ainsi s'établira, en 1986, sur le terrain, une collaboration imprévue et exceptionnelle avec l'Etablissement bancaire de François Kolb. Écoutons ce dernier : *"Parmi nos clients du moment figurait une entreprise vosgienne du nom de "Manuvos". Celle-ci avait passé un marché avec l'Etat Algérien concernant l'équipement en cuisines d'un certain nombre d'Ecoles professionnelles. A l'époque de l'exécution de ces travaux, "Manuvos", pour des raisons propres à sa structure et à son fonctionnement, est confrontée à de sérieuses difficultés et se trouve contrainte au dépôt de bilan. Or la Banque Kolb s'était engagée auprès du maître d'ouvrage à la restitution des acomptes et au cautionnement financier de l'achèvement des travaux. Il ne lui reste donc plus qu'à tenir ses engagements et à s'exécuter financièrement.*

"C'est alors que je propose une autre solution. Etant parfaitement au courant des activités de la Société CUNIN en Algérie et de sa connaissance du terrain, je propose à celle-ci, par l'intermédiaire de Serge, d'aller sur place évaluer et chiffrer le montant des travaux qui restent à effectuer pour honorer le marché initial. Si ce montant se révèle supérieur à celui du remboursement auquel la Banque est légalement tenue, il faudra alors s'exécuter. Mais, dans le cas contraire, autant reprendre à notre compte l'achèvement des travaux pour, à défaut d'un éventuel rabais par rapport à la caution de départ, avoir la satisfaction de la réalisation intégrale de l'opération.

"Et c'est ce qui se passa effectivement. Après avoir pris contact avec l'Entreprise défaillante, Serge et son père entreprennent la tournée des chantiers, très dispersés sur le territoire algérien, effectuent les évaluations nécessaires et m'en rendent compte aussitôt. Au regard des estimations positives qui me sont apportées, nous décidons de confier à l'Entreprise CUNIN la finalisation opérationnelle du contrat. Ce qui fut fait peu après, à l'entière satisfaction des deux parties. C'est à cette collaboration ponctuelle que je dois d'avoir pu apprécier le contact personnel avec Serge CUNIN qui, 9 ans plus tard, deviendra le P.D.G. de l'Entreprise."

o

Après cette parenthèse inhabituelle dans ses activités les Ets CUNIN sont à nouveau contactés à deux reprises par Jacky Cablé. Il s'agit, la première fois, de la sous-traitance, en **Angola**, d'un lot technique (électricité, sanitaire) complet, une première pour l'Entreprise. Le chantier a bien lieu, mais dans des conditions rendues difficiles par le conflit armé interne qui oppose féroce ment deux factions ennemies et ravagent un pays déjà plongé dans un sous-développement tragique depuis 1975, date de son indépendance. Le Compagnon-superviseur qui est chargé de la réalisation et qui y reste deux mois, est contraint de se déplacer de l'hôtel au chantier sous la protection d'une escorte militaire ! Néanmoins, une fois de plus, les travaux seront menés à bien... Quelque temps après, en 88, c'est de la sous-traitance (électricité, plomberie, climatisation) d'un important marché à Rabi Gamba (**Gabon**) pour le compte de la Société "Shell-Hollande" : 120 logements ! dont il est question. Rendez-vous est pris en Hollande où la réunion se déroule toute en langue anglaise... que les représentants des Ets CUNIN S.A.R.L. ne pratiquent pas suffisamment pour bien comprendre tout ce qui est dit ou écrit dans les nombreux documents qui leur sont remis. Qu'à cela ne tienne ! Avec aplomb et n'en laissant rien paraître, Serge se contente d'acquiescer et de signer...

De retour à Contrexéville, il fait appel à son oncle Georges (*Cadet*) ainsi qu'à un ingénieur électricien pour préparer les études et la fabrication. Peu de temps auparavant, il a fait une rencontre comme il les aime : celle d'un Canadien d'origine polonaise, plombier de son métier, nommé Joseph Siezen et dont les filles, grandes nageuses, ont souhaité venir s'entraîner à Vittel sous la férule de Lucien Zince. L'homme est sympathique, témoigne d'une grande ouverture d'esprit et révèle, après plusieurs contacts, de grandes qualités humaines. Ce qui ne peut que séduire Serge. Après de nombreuses discussions dont les questions d'argent ne constituent pas l'essentiel, le Canadien se laisse embaucher aux Ets CUNIN. Pendant un an il réalise les travaux de plomberie dont ceux de la "Tour Ronde" du "Haut du Fol" à Vittel, puis accepte de partir au Gabon. Il y restera deux ans, mettant en place toute la préfabrication nécessaire à l'équipement des 120 logements et, dans le même temps, traitant sur place plusieurs contrats d'installation de tuyauterie pour le compte des Ets CUNIN.

Pendant ce temps Serge poursuit ses déplacements à Paris, trouvant parmi ceux qu'on appelle "les Majors des B.T.T. (Bâtiments Travaux Publics)" un certain nombre de clients potentiels. Chez S.O.G.E.A., il fait une autre rencontre : celle de Ralph Meyer, Directeur des Travaux, homme d'apparence bourru, peu amène, dur et exigeant avec les autres comme avec lui-même, mais au cœur tendre. Celui-ci lui fait une proposition : deux hôtels de 33 chambres chacun à équiper en matière de plomberie et climatisation, les "Royal Beach 1 et 2" à... **Saint-Martin** (île des Petites Antilles). Le marché est aussitôt conclu.

Comme l'affaire est d'importance Serge envoie sur place l'indispensable Michel Lulin. Celui-ci y rencontrera deux autres Michel, l'un conducteur de chantier pour la S.O.G.E.A. que l'on retrouvera 2/3 ans plus tard sur l'île de Sainte-Lucie, et l'autre, surnommé "Le Shérif",

marié à une des “Clodettes” de Claude François. Il y restera 6 mois et réalisera intégralement le contrat. Une anecdote, au cours du séjour, vaut la peine d’être contée. L’Entreprise devait, pour les 66 chambres, fournir 66 réfrigérateurs. Impossible de trouver cet équipement sur place en raison d’un détail technique : la “sinuosité” du courant électrique à Saint-Martin est de 60 Herz ; en France, elle n’est que de 50 Herz. Il faut donc se les procurer... en Hollande où les fournisseurs ne livrent que par containers de 145 unités ! Comme il n’y a pas d’autre solution, l’achat est réalisé et Michel Lulin, transformé pour l’occasion en vendeur de frigidaires, fera le démarchage auprès de particuliers afin de “liquider” les 79 appareils excédentaires...

L’anecdote en elle-même, si elle prête à sourire, a quand-même son importance : en effet, c’est la première fois que l’Entreprise est contrainte d’acheter du matériel hors de l’hexagone national ! Il aura fallu pour cela le soleil des Antilles...

o
o o

Algérie, Angola, Gabon, Saint-Martin... Les Ets CUNIN semblaient aimer la chaleur de l’Afrique et des Caraïbes ! Mais le destin qui “souffle” jusqu’alors le chaud sait également “souffler” le froid. Pour la première fois, en 1989, la sollicitation va venir de l’Est : la **Russie** ouvre ses bras à l’Entreprise vosgienne pour laquelle destin et hasard, s’ils ne riment pas, vont quand-même de pair. Et le hasard, ce sont ces rencontres qu’affectionne Serge, des rencontres comme celle-ci, chez “Bouygues”, avec M. Marchadier, patron du “Département Ingénierie” de la multinationale. Rencontres d’hommes, comme toujours, d’où naissent les projets, les initiatives, les contrats. Comme le souligne volontiers Serge : *“Les différences d’échelles des entreprises n’a plus d’importance, ce sont les hommes qui se parlent”*.

La suite ne se fait pas attendre : M.Marchadier propose aux Ets CUNIN S.A. la réalisation d’un hôtel de 250 chambres et de 40 logements à Moscou ! La grande affaire ! Par l’intermédiaire de M.Marchadier, Serge propose un montage différent de celui d’un montage classique. L’idée en est acceptée et le projet retenu. Ce sera la première pierre de la présence CUNIN dans la capitale soviétique (d’autres suivront comme nous le verrons plus loin).

Pour la réalisation de l’opération, Serge envoie quatre personnes de l’Entreprise : René CUNIN (comme chef de site), et Daniel Ferry, Sébastien Lazarino et Jean-Max Coster (pour encadrer et superviser les travaux). Une nouveauté : il est fait appel à un Bureau d’Etudes “T.I.” extérieur, dirigé par Etienne Cabocel lequel, depuis ce jour, a chiffré toutes les affaires des Ets CUNIN à l’Export et apporté ses compétences dans la réalisation des divers chantiers. Il ne faudra que 9 mois aux 60 monteurs polonais engagés pour réaliser le chantier. Au terme des travaux, l’Entreprise CUNIN a gagné son billet pour des prolongations de son savoir-faire en terre moscovite, dont la remarquable construction de la coupole en cuivre de 24 m de diamètre réalisée par Alain Destrignéville, sous le contrôle de Marcel CUNIN.

o
o o

Le chaud et le froid continuent à faire bon ménage. L'année 1989 en témoigne. Ralph Meyer (4), avec qui Serge a continué à entretenir de cordiales relations, se manifeste pour des travaux de plomberie-climatisation à réaliser dans le tout nouveau Lycée de "Rivière Salée", en **Martinique**. Serge n'hésite pas. N'en déplaise à Blaise Pascal (5) qui prétendait que "*Tous les malheurs des hommes venaient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre*", il répond favorablement à la sollicitation et s'offre un nombre impressionnant d'aller-retour "Moscou-Paris-Rivière Salée". Mais c'est pour la bonne cause. Michel Lulin prend la direction du chantier pour lequel il lui faut recruter une trentaine de personnes. A cet effet, il rencontre Franck Rosalie, un métis de mère alsacienne et de père martiniquais qui vient de Colmar, patrie du sculpteur Auguste Bartholdi (6), qui est installé dans l'île depuis peu comme artisan-plombier et qui cherche du travail. L'homme est de contact facile, entreprenant, et possède d'indéniables qualités humaines. Entre l'Alsacien et le Vosgien le courant passe, ils sympathisent très vite, et Michel confie alors une partie des travaux du Lycée à sa nouvelle connaissance.

A la fin du chantier, les Ets CUNIN S.A. passent une convention morale et orale avec Franck Rosalie qui deviendra, à partir de 1991, le Représentant de l'Agence en Martinique, Agence qui avait été précédemment créée grâce à l'aide de Jean-Pierre Overney, expert-comptable des Ets CUNIN à l'époque (et qui le demeurera jusqu'à sa mort). Basé à Vittel mais ayant un bureau sur place à Fort-de-France, cet homme très ouvert et de bon sens, utilisant un langage clair pour tous, est à l'origine de la mise en place de la Base de Gestion du Groupe et il est considéré comme l'un de ceux qui a aidé l'Entreprise à grandir et à devenir ce qu'elle est aujourd'hui.

o

o o

Peu de temps après, soit en 1991, Michel de la Sté S.O.G.E.A. prend contact avec l'Entreprise. Il a en charge la réalisation d'un hôtel de 250 chambres à Sainte-Luce, sur l'île de **Sainte-Lucie**, non loin de la Martinique. Après négociations, il confie les travaux de plomberie aux Ets CUNIN. Le système sanitaire des chambres est préfabriqué à 100% dans les ateliers de Contrexéville par Jean-Max Coster. Ensuite, Sébastien Lazarino est envoyé en solitaire pour réaliser le montage. L'opération durera environ 6 mois. Dans le même temps Serge, qui poursuit son activité de démarchage par de nombreux déplacements à Paris, entre en relation avec le Bureau d'Etudes "O.T.H." qui cherche un Ingénieur en climatisation pour des travaux sur une Base aérienne en Irak. Serge assure qu'il peut en trouver un, le trouve et..."O.T.H." passe la commande. Et enfin, toujours à la même période, l'Entreprise traite la couverture et la plomberie de l'Aéroport de Nouakchott (capitale de la **Mauritanie**). Le superviseur envoyé sur place n'étant pas en mesure d'accomplir la mission qui lui avait été confiée, c'est Marcel CUNIN lui-même qui, à 60 ans, prendra la direction des travaux de couverture jusqu'au jour de leur réception. En ce qui concerne la partie plomberie, c'est Sébastien Lazarino qui, en ayant terminé à Sainte-Lucie, en assurera l'achèvement.

o

o o

L'année 1992 arrive avec un important marché de couverture-étanchéité concernant le bâtiment de l'Ambassade de France à **Alger**. Le superviseur envoyé sur place est Antonio Lopez. Un sous-traitant est trouvé : il s'agit de la "Société Xerotec", dirigée par Akli Hadjimi, un Kabyle très cultivé qui sait faire preuve d'une grande tolérance et qui deviendra, plus tard, l'Associé de l'Entreprise S.A. CUNIN Alger et le Gérant de celle-ci.

En 93/94, c'est à la suite de ce précédent chantier que "Sofregaz" confie à l'Entreprise la réalisation des raccordements électriques de toute l'instrumentation de la Station de Compression de Gaz à Mesdar (**Sahara Algérien**) au sud d'Assi-Messaoud où le *Cadet* et le *Bédouin* ont œuvré 40 ans plus tôt. C'est au cours de ce chantier que se met en place la future collaboration entre Akli et les Ets CUNIN. Malheureusement, de graves événements secouent alors l'Algérie : l'insécurité (agressions, attentats...) règne dans tout le pays (300 000 morts). En raison de cette situation critique la collaboration envisagée est reportée : elle ne prendra forme qu'en l'an 2000.

La même année Jacky Cablé traite la réalisation d'une laiterie et d'une boulangerie industrielle à Khanty-Mansiysk, en **Sibérie** occidentale. Jacky Durand, en charge du dossier, confie aux Ets CUNIN la réalisation des lots techniques. Ce chantier sera réalisé par Sébastien Lazarino et Daniel Ferry, en hiver, par des températures de -45° ! Mais la chaleur des rapports humains compensera largement ...



En 1994, Robert Maldonado ("B.E.T. Gessica") contacte l'Entreprise (qui avait travaillé avec lui sur le projet "Iris") pour la réalisation des lots techniques de l'aménagement d'un Centre Commercial International de 15 000 m² à **Moscou**, Prospect Mira (Avenue de la Paix). Jacques Lemarquis est envoyé comme superviseur de l'opération : il n'avait jamais quitté la France auparavant, ne parlait que le français et n'avait jamais pris le métro de sa vie... Livré à lui-même dans cette grande ville inconnue, on peut imaginer les difficultés qui furent les siennes les premières semaines ! Néanmoins, à force d'efforts et de sacrifices, ce séjour en Russie lui donnera l'opportunité d'évoluer dans le métier et de devenir par la suite Conducteur de Chantier en...Russie !

La Russie est devenue un terrain privilégié pour les activités de l'Entreprise. La même année, c'est "Bouygues" qui confie à cette dernière, toujours à **Moscou**, la réalisation d'un bâtiment administratif "S.M. URALS". En recherche d'ouvriers, Jaques Lemarquis parviendra à recruter toute une équipe de tôleurs et tuyauteurs complètement désargentés. La nuit, pour dormir, ceux-ci revenaient discrètement coucher sur le chantier à l'abri précaire des cartons et des calorifuges. La plupart de ces jeunes ouvriers resteront fidèles à l'Entreprise. C'est même l'un d'entre eux, Sergueï Koustenko, qui sera acheteur de la Société 0.0.0. "CUNIN" à Moscou.

Enfin, dernière rencontre (et donc dernier chantier) avant l'année 1995 qui marquera un tournant dans la Direction et la structure de l'Entreprise, celle de M. Maillot de la Société "Diram Orient" de Moscou, et de son Chargé d'Affaires Grégory Guenkine avec lequel les

relations dépasseront largement le cadre professionnel. L'affaire qui sera traitée concerne la réalisation de la climatisation des studios de Télévision V.G.T.R.K, opération très technique pour laquelle l'Entreprise fait appel aux B.E.T."Gessica" et "Ingelec". En cours d'étude, "Gessica" ferme soudain ses portes. Serge décide alors le rachat de ce Bureau d'Etudes et se rapproche de Marc Cardon, Patron du B.E.T. d'électricité "Ingelec" pour créer avec lui le B.E.T "Ingeclim" qui sera basé à Saint-Maur-des-Fossés (Val de Marne).

(1) Voir p

(2) *Ce matériel comprend surtout des "lots techniques complets". Il s'agit de fabrications que les grandes entreprises ne savent pas faire pour la bonne raison que ces "lots" constituent de petits marchés qui exigent beaucoup de souplesse, qu'il faut les préparer en un temps minimum et dont il faut assurer la mise en place et la réception.*

(3) Voir p.26, 28, et 14

(4) Voir p.

(5) (1623-1662). *Mathématicien, physicien, philosophe et écrivain. Il mourut avant d'avoir achevé une "Apologie de la religion chrétienne" dont les fragments ont été publiés sous le titre de "Pensées".*

(6) (1834-1904). *Auteur du fameux "Lion" de Belfort et de la célèbre statue de New York "La Liberté éclairant le Monde".*

,

VII- UN METIER, DES HOMMES, DES FEMMES

A- Héritage pour une dynamique

Celui qui, pour l'essentiel, recueillera le message lancé par Marcel CUNIN lors de ses adieux à la direction de la Société dont il était le fondateur (1), est **Serge**, son fils aîné. Celui-ci a tout pour assumer, dans le respect et l'esprit de l'expérience paternelle, la continuité et le développement que nécessite le devenir d'une Entreprise telle que la S.A.CUNIN.

On pourrait dire, en effet, que Serge réalise en sa personne la synthèse des tempéraments, des caractères et de certaines qualités de ses devanciers familiaux. De Jules, l'ancêtre, on peut penser qu'il a hérité, avec le goût génétique du métier, ce vent de liberté d'action qui pousse l'artisan-tâcheron de Grandvillers et ses frères à quitter leur univers familial pour aller là, et quelquefois bien loin, où le travail commande. De Gaston, son grand-père, et de Roger, son grand-oncle il a, sans aucun doute, conservé à l'intérieur de lui-même cet instinct de lutteur, cette sorte d'audace dans l'engagement quotidien qui ont guidé à la fois leur vie professionnelle et leur conduite dans la Résistance. A cela on peut ajouter cette ambition, si légitime chez ceux qui s'en sentent capables, tel Georges (*Cadet*), de gravir un à un, sans jamais redescendre, les échelons professionnels qui conduisent à la réussite. Enfin, et ce n'est pas de moindre importance si l'on se rappelle la vocation africaine de Maurice (*le Bédouin*), il y a quelque part en Serge, cet appel de l'aventure, de l'exotisme, qui l'entraîneront, lui aussi, non seulement dans les sables du désert, mais également un peu partout dans le Monde. Et l'on y ajoutera, hérité de ces hommes courageux, hardis escaladeurs de clochers, ce goût du risque, tant physique que commercial, qui le pousse à être présent avec son Entreprise, un peu partout dans le Monde où les conditions sécuritaires sont souvent incertaines et fragiles. Appel du voyage, appel au voyage. Mais pour le bien de son métier, pour la vie et l'expansion de l'Entreprise. Car, de son père Marcel, Serge a su recueillir aussi les qualités d'équilibre, d'intelligence raisonnée et d'ambition mesurée qui furent les siennes et qui ne sauraient lui faire défaut pour mener à bien les destinées de l'Entreprise.

Donc de quoi faire, avec tout cela, un cocktail explosif ! Mais à l'intérieur de l'homme. Car, en apparence, Serge CUNIN est, physiquement et mentalement, l'image même de la force tranquille. Point d'exhubérance dans l'attitude, dans les propos. De l'humilité même. Mais attention ! Qui n'en jugerait l'homme que par là se tromperait lourdement. Car la modestie est la vertu des forts. Et Serge CUNIN le démontre parfaitement par la conduite ferme et hardie de la marche de sa Société, par l'écoute et le respect des autres qu'il pratique volontiers, par cet humanisme sensible qui le guide dans ses contacts humains, à quel que niveau que ce soit - professionnel ou non -.

Etre P.D.G. d'une Société, à notre époque, demande à la fois des qualités physiques (déplacements nombreux et souvent très lointains), morales (si l'on considère l'entreprise comme une seconde famille), et intellectuelle (pour en assumer la gestion financière, superviser le fonctionnement et le développement, et nouer les contacts indispensables à son devenir). Il semble bien que Serge ait la perception aiguë de ces exigences et les capacités pour y répondre. Physiquement, l'homme peut supporter les fatigues des multiples voyages et réunions. Né le 12 avril 1957 sous le signe du Bélier auquel l'Astrologie accorde force, intelligence et volonté, il en impose par la taille et la stature. Moralement, son attachement à ses ancêtres et à la pérennité du métier, disent assez que sous l'homme d'affaires, se cache un homme de cœur. Et intellectuellement, sa faculté de conduire de front les multiples chantiers répartis sur des aires géographiques mondialement dispersées et d'en rechercher sans cesse de

nouveaux, témoigne d'une intelligence pratique et claire qui ne s'éloigne jamais des réalités financières et humaines de l'actuel monde du travail (2).

Le message laissé par son père est toujours présent à son esprit. Il le tient pour imprescriptible. Sa tâche à lui consiste seulement à y apporter ce que tout homme, par son caractère propre, par sa personnalité spécifique, est en mesure d'ajouter à l'œuvre de ses prédécesseurs. En ce sens, pour Serge, deux domaines - en dehors de celui de la qualité du travail et des savoir-faire dont l'Entreprise a toujours su faire preuve - lui semblent prioritaires.

Le premier est celui de l'Export. On l'a vu dans les pages précédentes, l'ouverture vers le Monde est déjà bien présent au sein des activités des Ets CUNIN lors du passage de témoin entre le père et le fils. Inlassable "commis voyageur" de l'Entreprise, Serge n'aura de cesse à vouloir consolider les implantations réussies, à s'en servir comme tremplins pour d'autres réalisations et, chaque fois qu'il le pourra, à partir à la conquête de nouveaux pays. Mais, le plus souvent, pas n'importe quels pays : de préférence là où les autres hésitent à s'installer, là où parfois les conditions de sécurité -comme nous l'avons déjà souligné- sont plus ou moins absentes et où les difficultés liées à la langue ne facilitent pas toujours les choses. C'est le cas de la Libye, de l'Algérie, de la Bosnie, et de la Chine par exemple (3).

Serge, bien sûr, n'ignore rien de ces difficultés. Au contraire, c'est sur ces constatations qu'il base sa stratégie commerciale estimant que le "jeu en vaut la chandelle". Il y a là, dans ces pays, des potentiels dont il estime pouvoir, à plus ou moins longue échéance, tirer parti. Et le présent semble bien lui donner raison puisque, actuellement, l'Export représente à peu près 50% du chiffre d'affaires de l'Entreprise, ce qui suffit à démontrer que la seule clientèle régionale ou nationale ne permettrait pas au Groupe CUNIN -qui, sur le marché des fluides (climatisation, ventilation, chauffage, électricité), de la plomberie et de la couverture, n'est qu'une petite P.M.E. face aux "poids lourds" de la spécialité -, de maintenir une activité à la hauteur de ses ambitions.

Le second domaine que Serge privilégie et sur lequel il insiste volontiers est celui des rapports et des contacts humains. L'ouverture vers le Monde dont il se réclame souvent n'est pas seulement commerciale, elle n'est pas seulement géographique : elle est aussi humaine. La règle, en la matière, est d'aller à la rencontre des hommes et, parmi eux, de trouver le bon interlocuteur, celui avec lequel on pourra sympathiser, échanger, et finalement conclure une affaire basée non seulement sur l'intérêt mais également sur une estime et une compréhension réciproques.

Certes, le monde des affaires est un monde où les sentiments s'effacent souvent sous les réalités et les impératifs économiques. Mais les bonnes rencontres font souvent les bons débouchés. C'est ce postulat, émis sous forme de proverbe, que Serge a toujours fait sien.

De telles activités, à l'évidence, prennent à l'homme le plus clair de ses journées, ne lui laissant le plus souvent que peu de temps à consacrer aux siens. "P.D.G. volant", toujours entre deux avions ou sur la route, entre deux pays et entre plusieurs chantiers Serge, pour qui la famille compte énormément, ne peut faire le plus souvent que de courtes haltes dans sa maison de Bulgnéville.

Il s'est marié le 4 octobre 1997 en secondes noces avec Anita Lagrange qui lui a donné 3 enfants : Jules (né le 12/12/1989), Léah (le 05/04/1993) et Perrine (le 19/04/1997). En son absence, c'est Anita, dynamique et volontaire qui gère seule le quotidien avec tous les problèmes inhérents au ménage, à la scolarité et l'éducation des enfants. Sans elle, sans sa présence permanente, sans son acceptation complice et complémentaire de la situation, Serge sait parfaitement qu'il ne pourrait remplir le contrat qui le lie, sentimentalement et professionnellement, avec ce métier qui le passionne. La vie est ainsi faite qui oblige à faire des choix qui ne sont pas toujours très faciles à assumer.

Mais les enfants sont là qui grandissent, apportant leur part de soucis mais aussi celle, irremplaçable, de légitime satisfaction. Déjà Léah participe, en équipe, à l'inventaire de fin d'année, révélant ainsi l'intérêt qu'elle porte au fonctionnement d'une Entreprise qui façonne de plus en plus une partie importante de son environnement. Perrine, elle n'a que 9 ans, mais nul doute que le sang qui coule dans ses veines ne l'attire inévitablement un jour, d'une manière ou d'une autre, vers ce même domaine d'activités. Seul garçon, Jules (qui se prénomme comme son trisaïeul, le fontainier de Grandvillers), incarne peut-être l'espoir d'une continuité et d'une relève futures. Pour l'instant, il est en Seconde Technique au "Lycée Hippolyte Fontaine" de Dijon, le même qu'a fréquenté, en son temps, son père (lequel n'en est pas peu fier !). Sans que Serge ne l'ait volontairement influencé, il a déjà, lui aussi, la vocation du métier ancestral chevillée au corps. Probablement qu'être, comme Obélix dans le chaudron magique, tombé à sa naissance dans le cuveau professionnel familial, le prédisposait à un avenir tout tracé dans le droit fil de cette lignée ininterrompue d'artisans plombiers-couvreurs-zingueurs commencée voilà tout juste un siècle ! Ainsi un jour, sans doute, se poursuivra la saga originale des CUNIN...

B- Entreprendre ensemble

S'ils ont réussi, à leur manière, à transmettre le métier à leurs descendants, Jules et Gaston n'ont pu, par contre en faire autant avec leur propre Entreprise. C'est Marcel, comme on l'a vu, qui concrétisera, initiera puis pérennisera ce désir légitime familial. L'opération, pour simple qu'elle paraisse sur le papier, le fut certainement moins en réalité. Quand il propose la création de la S.A.R.L. CUNIN, Marcel a 53 ans. Ses associés (frère et fils) en ont respectivement 28 (René) et 25 (Serge). Or, créer ensemble une petite entreprise, c'est faire confiance à ses partenaires et, s'ils sont jeunes, leur laisser suffisamment d'initiative tout en tenant fermement les rênes de la marche de la Société. C'est également savoir partager le pouvoir, distribuer les responsabilités, et concilier les relations familiales et fraternelles avec

les relations de travail. Cela n'est possible, pour ce dernier point, que si les épouses des uns et des autres témoignent de leur adhésion et de leur soutien affectif et effectif à l'œuvre professionnelle commune. Ce qui fut sans conteste le cas pour Madeleine surnommée "Madou", épouse de Marcel et institutrice de son métier, pour Anita épouse de Serge comme on l'a vu, et pour Evelyne mariée à René. Evelyne, caissière dans un supermarché, mère de 3 enfants, était unanimement appréciée par tous, tant au niveau commercial où elle savait naturellement se montrer avenante et engageante, qu'au plan familial qui lui tenait particulièrement à cœur et qu'à celui de l'Entreprise où ses talents de conciliatrice et ses affectueuses attentions pour les uns et les autres faisaient merveille. Pourquoi fallut-il que le destin s'en vienne la frapper si cruellement, d'abord par la perte de sa fille à l'âge de 10 ans, puis par sa propre disparition et celle de son fils Maxime, lors d'un tragique accident de la route en 2003 qui laissa René orphelin de sa femme et de son fils et Alexandre de sa mère et de son frère ? Nous savons tous qu'il n'y a jamais de réponse à ce genre de question. Tout ce que l'on peut imaginer c'est la peine de ceux qui restent et le désarroi que ce funeste événement provoqua au sein du clan CUNIN, très uni et solidaire dans le malheur comme dans la vie de tous les jours.

Mais l'Entreprise CUNIN n'est pas seulement une Entreprise familiale en raison de son passé et par la présence en son sein de certains de ses membres. Elle l'est aussi par la qualité des rapports qui existent entre le Président et son personnel, et cela quels que soient le niveau de responsabilité et le poste de travail concerné.

Dans le compte-rendu de Tenue de l'Assemblée Générale N°1 du 30 janvier 2004 on peut relever ces paroles prononcées par Serge CUNIN : *"Le Groupe Jules CUNIN est surtout une affaire d'hommes où aucune machine ne pousse la production et où rien ne marche si l'homme ne s'investit pas personnellement. Seuls les hommes et les femmes qui le composent gagnent les challenges de la qualité et de la productivité"*. Ces paroles sont essentielles. Elles définissent d'emblée les liens et les motivations qui doivent unir, au sein de l'Entreprise, dirigeants et employés à savoir, d'abord la recherche et le développement des compétences, puis le souci du travail bien fait et la mise en valeur des savoir-faire.

Cela pose bien sûr le problème du recrutement des Apprentis, des Compagnons et des Maîtres-Compagnons. Les métiers fonctionnant au sein de l'Entreprise CUNIN sont des métiers traditionnels, garants certes d'une pérennité de l'emploi, mais nettement moins attractifs pour les jeunes que ceux de certains métiers dits "nouveaux". De plus, la formation est longue : de 3 à 5 années pour l'apprentissage, et 7 années si l'on veut être en mesure de l'exercer parfaitement. Mais, sans vouloir paraphraser Pierre Perret qui chante que "Plombier c'est un beau métier", il faut insister sur la noblesse de ce travail manuel (et il n'est pas le seul !) qui donne, une fois la réparation ou la construction réalisée, la satisfaction de l'œuvre accomplie. C'est pourquoi les jeunes qui travaillent dans l'Entreprise se sentent motivés et participent -brillamment pour certains d'entre eux- aux épreuves régionales et nationales des "Olympiades des métiers". C'est pourquoi encore les cérémonies de remises de médailles

régulièrement organisées dans la Société ne sont pas qu'une simple formalité mais au contraire la reconnaissance véritable des qualités, des talents, et de la fidélité des uns et des autres.

L'Entreprise CUNIN c'est, en 2004, 200 personnes (pour moitié en France et à l'Etranger) qui œuvrent au sein de 7 Sociétés en France et dans autant de Sociétés ou Représentations dans d'autres pays (3).

Mais la "Maison-Mère", si l'on peut dire, demeure l'immeuble sis rue de la Division Leclerc à Contrexéville. C'est de là qu'est partie l'aventure professionnelle des Ets CUNIN (4) Là, dans des locaux rénovés et adaptés aux besoins actuels, est le cœur de l'Entreprise. Là, des hommes et des femmes accueillent, produisent, gèrent, encadrent, décident. Chaque branche d'activités à son Responsable : Jean-Michel Laforêt s'occupe du "Département Maintenance" ; René CUNIN, secondé par son Responsable des Etudes, est à la tête du "Département Fluides" marqué ces dernières années par deux évolutions importantes : l'équipement en logiciels de calcul et dessin, et l'extansion géographique des chantiers ; Philippe Wichlacz et son précieux collaborateur Jean-Claude Thirion, Responsable des Etudes, ont en charge le "Département Couverture" ; Gilles Bellarbi a la responsabilité du "Département la Robinetterie", magasin de négoce et de fourniture de matériel plomberie-chauffage ; et enfin, Renaud Abel et son assistante Dominique Dubois gèrent, au sein du "Département Produits et Matériels", tout ce qui en relève ainsi que toute la logistique liée à l'activité en France et à l'Exportation.

Pour tous, hommes et femmes, les enjeux de l'Entreprise sont les leurs. Car tout repose sur eux, tout passe par eux. Car si le Chef d'Entreprise a de l'ambition, s'il veut oser, innover, seul il n'est rien, seul il ne peut rien faire. Il lui faut compter sur les autres, sur ses employés, sur la fidélité de ses autres Responsables à l'exemple, entre autres et pour l'administratif, de Odile Bayard, embauchée comme comptable et qui a su évoluer avec l'Entreprise, prendre des responsabilités nouvelles pour parvenir à terme au poste de D.G.A (Directeur Général Adjoint de la Société Holding "JULES CUNIN S.A."). Chacun à sa place, à son niveau, en ses grades et qualités, participe à la bonne marche de l'ensemble et à la réussite des objectifs, dans un monde en perpétuelle mouvance et évolution, où rien n'est certain, rien n'est définitif, mais dans un monde où, à l'image de leur Président, il faut savoir toujours entreprendre, oser, innover. Car, selon les propres paroles de Serge : *"Il n'y a pas en la matière, de victoire définitive, seulement de nouvelles batailles à livrer et à remporter encore et encore"*.

(1) Voir page

(2) En 2001, il est Président de la Chambre Professionnelle "Couverture-Plomberie-Installations sanitaires" des Vosges.

(3) Voir au chapitre X l'organigramme des Sociétés et Agences de l'Entreprise CUNIN.

(4) Voir p.

VIII- L'AMBITION DE L'AVENIR

A- Un tournant décisif

Après le départ en retraite de Marcel CUNIN, **Serge rachète les parts de son père et, pour “réaliser” cet achat, crée la Holding “JULES CUNIN S.A.” dont il devient le P.D.G.** Il y apporte les parts de la “S.A.R.L. CUNIN” de Mattaincourt et de la “Société C.C.M.(Charpente-Couverture-Mirecurtienne)” de Mirecourt (Avenue de Chiamec) dont il transfère le Siège rue Stanislas à Mattaincourt.

En parallèle, le Service “Comptabilité” des Ets CUNIN est transféré : Odile Bayard et Sophie Villette intègrent la nouvelle Société qui sera dès lors en charge de toute la gestion comptable et financière du Groupe. Christelle Magnier et Frédérique Bisval les rejoindront plus tard.

B- La tentation du Québec

De 1995 à 2005 le développement de l'activité “Export” est très important. Les motifs de satisfaction sont réels et encourageants. Mais les désillusions, inévitables, sont parfois

douloureuses. Deux échecs en témoignent et font comprendre que rien n'est définitivement acquis.

Le premier concerne la reprise de la Société "Laol" (charpentes métalliques) à Fleurange (Moselle) suite au décès de son P.D.G. André Lagrange. Les difficultés engendrées par cette situation et les aléas du recrutement entraînent le dépôt de bilan et la fermeture de l'Entreprise. Le second échec viendra du Canada. Pourquoi le Canada ? L'explication tient aux circonstances économiques de l'époque. En 1999, l'activité en Martinique est en pleine régression, les chantiers se font rares. L'Entreprise n'a pas le choix : il lui faut partir sous d'autres cieux et trouver de nouvelles orientations, de nouveaux clients. Serge CUNIN faisant partie du Conseil d'Administration de l'U.N.C.P. (Union Nationale de Couverture Plomberie) rencontre lors d'un Congrès M.Bourgeois, Entrepreneur à Lyon. Celui-ci lui explique qu'il a une Société de Couverture à Singapour (Malaisie) dirigée par son fils depuis 10 ans. Ce dernier souhaitant rentrer définitivement en France est en recherche d'un repreneur. L'attirance pour l'Asie est réelle. Serge CUNIN appelle Franck Rosalie (1) à la Martinique, lequel retrouve aussitôt Serge à Singapour pour quelques jours afin d'étudier l'affaire. Si l'aventure est tentante, il faut reconnaître qu'elle comporte cependant quelques aléas : la "Couverture" n'est pas particulièrement la spécialité de Franck, et des doutes existent sur l'activité réelle de l'Entreprise. A la fin du séjour, compte tenu de ces facteurs défavorables, Serge décide de ne pas donner suite à la proposition.

Quelques mois plus tard, il se trouve que Serge est en voyage touristique avec son épouse au **Québec**. Il est séduit par la beauté des paysages et l'accueil des Québécois. De retour en France il propose à Franck Rosalie une implantation au **Canada**. Après étude, la seule solution qui s'impose pour concrétiser le projet est le rachat d'une entreprise. Mais quelle entreprise ? Le choix d'une première sélection est confiée à une étudiante qui va passer deux mois au Québec et proposer, au terme de sa mission, une liste de 5 entreprises potentielles.

Serge et Franck se retrouvent à Montréal pour une semaine à l'issue de laquelle ils choisissent d'étudier le cas de la Société "Michel Coté. s.a.". Le contact entre les deux parties se révèle positif et, compte tenu du fait que l'Entreprise semble avoir un bon carnet de commandes, l'achat est effectué le 30 juin. 1999. Franck prend 25% des parts de société, la "Holding JULES CUNIN" le reste. Pour investir dans cette opération, Franck liquide tous ses biens en Martinique. Mais, dès les premiers mois les difficultés d'intégration, les spécificités propres à l'activité de la branche "Bâtiments" et le protectionnisme québécois laissent présager un avenir incertain. Malgré tous les efforts fournis par Franck et son épouse Yolaine, au bout de 3 ans, l'affaire doit être abandonnée et l'Entreprise revendue pour...le franc symbolique !

C- Les chantiers du monde

Le Canada a certes été un épisode malheureux toutefois atténué par le fait que, par le jeu si important des rencontres humaines, l'expérience a permis, dans le même temps, de traiter un marché pour un chantier de 85 000 m² de couverture à ...Varadéro (dans **l'île de Cuba**), chantier réalisé par Philippe Félix et une centaine d'ouvriers cubains. A quoi, parfois, le malheur est bon...

Mais il en est des opportunités comme du soleil après la pluie : elles finissent presque toujours par revenir. Depuis 1995 et jusque en 1999, l'activité en **Russie** se développe de manière cahotique. Plusieurs chantiers démarrent mais ne peuvent être menés à terme en raison du détournement à d'autres fins des fonds prévus. D'autres chantiers, par contre, aboutissent : bâtiment de bureaux "S.M. Ourals" et bâtiment de même nature pour l'"Impériale Bank".

En 1997, la réalisation d'un "Centre d'essai de Force Centrifuge" sur la base de Jukovsky (où est construit l'avion "Soukhoï") apporte à l'Entreprise une certaine notoriété dans le monde des affaires russes, qui s'ouvre alors à Serge. Lors d'une réunion économique organisée par le M.E.D.E.F., ce dernier rencontre Henri Mardegan, Consultant pour la Caisse des Dépôts (S.I.C.A.M.O.) et qui a en charge **le projet de rénovation de la Bibliothèque d'Etat de Russie ("Bibliothèque Lénine"), à Moscou, la deuxième du Monde après celle de Washington**. Les deux hommes sympathisent et Henri Mardegan trouve, au travers de l'Entreprise CUNIN, les appuis relationnels et techniques nécessaires à l'aboutissement du contrat. Les affinités entre les deux hommes se confortant, il présente Serge au Directeur Général de la dite Bibliothèque, Igor Vladimir K Yegorov, (qui deviendra, en l'an 2000, Ministre de la Culture). La préparation du contrat s'accélère avec la S.I.C.A.M.O. et l'Entreprise CUNIN, représentée par Serge et Jacky Durand, y participe.

Mais la partie n'est pas gagnée pour autant. Lors de la dernière réunion précédant la signature du contrat, le Président de la S.I.C. à qui est présenté le projet dans sa forme définitive, refuse d'engager sa Société, considérant que celle-ci n'est pas habilitée pour la réalisation de tels travaux. Cette déclaration jette la consternation parmi les assistants. C'est alors que Serge n'hésite pas : il se déclare prêt à relever le challenge et à prendre le contrat au nom de l'Entreprise, à savoir : la réhabilitation de tout le bâtiment de stockage de livres (41 millions de volumes !). Le soulagement s'affiche sur tous les visages et un accord unanime est donné à sa proposition. La S.I.C.A.M.O., en la personne de Henri Mardegan, assistera l'Entreprise CUNIN pour la signature du contrat.

L'accord des participants cache sans doute la satisfaction de ne pas s'engager eux-mêmes dans un projet qu'ils estiment, financièrement et techniquement, aventureux. Mais Serge a son idée et il sait ce qu'il fait. Le lendemain, Henri et lui prennent contact avec le Directeur de la Bibliothèque afin de lui expliquer les changements intervenus. A cette annonce, Vladimir, qui apprécie fort sa relation avec Serge, manifeste un plaisir évident. Plusieurs rencontres sont alors nécessaires afin de finaliser les conditions inscrites au contrat. Enfin, la signature a lieu

quelque temps après, en présence de Frédéric Mayor, Président de l'U.N.E.S.C.O. qui soutient le projet (la Bibliothèque figure au répertoire du Patrimoine Mondial), et de Lionel Jospin, qui représente l'Etat Français en tant que cautionnaire de l'emprunt sur 5 ans qu'a contracté l'Entreprise CUNIN auprès de l'Etablissement bancaire "Eurobank" pour un montant de 10 millions de dollars (soit 2 fois le chiffre annuel d'affaires de l'Entreprise), emprunt qui doit être remboursé par l'Etat Russe à l'issue des travaux avec un étalement sur les 5 années suivantes.

Mais, une fois tout réglé, l'acompte prévu pour le démarrage du chantier tarde à venir. En effet, le 25 août 1998, une crise financière sans précédent conduit aussitôt à une très importante dévaluation du rouble. Conséquence de cette situation : tous les espoirs de voir un jour le projet prendre corps s'effondrent. Par ailleurs, à cette date, l'Entreprise vient de réceptionner la rénovation de la sous-station de l'Ambassade de France. Le 24, l'Ambassade règle la facture de ces travaux qui s'élève à 1 million de francs, somme versée sur le compte bancaire de l'Etablissement russe. Le 25, la banque fait faillite et ferme ses portes. L'Entreprise se retrouve sans fonds... L'heure est à l'angoisse et une période de doute s'installe dans un climat très néfaste. Le monde russe des affaires est dans un complet désarroi. Pour Serge, l'aventure dans l'ancienne U.R.S.S. semble vouloir tourner la page, avec toutes les conséquences désastreuses que cela entraîne. Mais, au bout d'une quinzaine de jours, alors que la Russie toute entière est en plein marasme et que l'Entreprise est plongée dans un profond abattement, le miracle se produit : le 9 septembre, le Ministère des Finances russe verse les 15% d'acompte prévus sur le compte bancaire français ! Immédiatement, c'est le soulagement et la joie !

Les études peuvent démarrer. Elles vont durer plus de 12 mois. En effet, le système de protection-incendie des livres demande la mise en place d'un système d'extinction par eau qui ne provoque pas la détérioration des ouvrages. Serge imagine alors un procédé par atomisation qu'il fait développer par le "Bureau d'Etudes d'Etat" russe spécialisé dans la protection-incendie, le "V.N.I.P.P.O.". Mais un autre problème est à résoudre : celui de la lutte contre les méfaits d'un champignon qui attaque dangereusement le papier et menace de détruire, à terme, ce patrimoine exceptionnel (ce qui justifie le soutien apporté à ce projet par l'U.N.E.S.C.O.). Pour remédier à ce phénomène, un mode de filtration et de déshumidification de l'air est étudié. D'autre part, tout le système d'éclairage et de détection d'incendies est également revu. Sur le terrain, l'Entreprise en profite pour rénover toute la toiture, remplacer toutes les fenêtres et repeindre tous les extérieurs (soit une surface d'environ 15 000 m² !).

L'approbation des diverses études va, elle aussi, durer plusieurs mois en raison des nombreuses discussions avec les Services de lutte contre les incendies de la ville de Moscou. Ce n'est qu'au bout de 18 mois que peut avoir lieu le démarrage des installations. Le chantier se réalise sous la direction de Philippe Haudidier, assisté de Michel CUNIN et des Bureaux d'Etudes "Ingeclim" et "Ingelec" pour ce qui concerne l'ingénierie. Les travaux seront dirigés par Patrick Lagaron au cours des années 2000/2001. Quant au montage, il sera réalisé par les

Compagnons russes recrutés par l'Entreprise. La réception des travaux sera effective en 2001. Toutes les retenues de garantie seront alors levées... Le projet avait mis plus de 4 ans pour aboutir !

Patrick Lagaron avait déjà "managé", en 1998, outre la fin des travaux sur la Base aérienne de Jukovsky, ceux afférents à la construction de 4 grandes villas, bâties dans la banlieue de Moscou, en un lieu protégé de hauts murs, villas destinées à l'Oligarque russe. François Kolb (2) et son épouse, qui visiteront le secteur à l'invitation de Serge, s'étonneront à bon droit du luxe de ces villas (tous les matériaux venaient de Suisse), de la présence de gardes à l'entour, et de la pancarte à l'entrée présentant "pudiquement" le permis de construire comme celui d'un "Pensionnat de jeunes filles"...

Après le grand chantier de la Bibliothèque, Patrick Lagaron est promu Directeur de la "Zone C.E.I" pour le Groupe JULES CUNIN. Il va réaliser, de 2001 à 2002, les lots techniques du Terminal pétrolier de Novorossiysk pour le compte de la Société "Caspian Petroleum Consortium". Puis, en 2003, il fera de même pour un Supermarché "Mosmart" et une usine Michelin de fabrication de pneus à Davidovo.

En 2005, Renault confie au Groupe JULES CUNIN la réalisation de tous les lots techniques (chauffage-climatisation-protection incendie-tuyauterie de process industriels) pour la construction de son usine "Avtoframos". Et, en 2006, Patrick réceptionne l'usine "Harri's" dans le nord de Moscou. Après quoi il procède au déménagement des bureaux et ateliers -qui se trouvent rue Elescaya à Moscou- dans la ville de Podolsk.

◦
◦ ◦

En l'An 2000, l'Algérie était redevenue politiquement stable. Serge décide de renouer les contacts avec Akli Hadjimi (3) en vue de réaliser les projets envisagés dans ce pays juste avant les tragiques événements qui devaient l'ensanglanter pendant plusieurs années. De retour au Maghreb il retrouve quelques-uns de ses amis algériens et, par eux, découvre la réalité d'une guerre civile dont il était loin de soupçonner toute l'horreur et l'ampleur. Difficilement, par bribes, au hasard des rencontres, certains d'entre eux racontent. D'abord ils s'expriment à voix haute puis, au fur et à mesure des évocations, le ton baisse et le récit devient presque un monologue intérieur, comme si ces hommes ne revivaient que pour eux, en eux-mêmes, les terribles événements qu'ils ont connus. Ils racontent les attentats, les exécutions, les massacres, la barbarie, la sauvagerie, la détresse de la population. Ils racontent la loi du plus fort dans une guerre où le plus faible était la proie innocente mais facile. Témoin muet de ces douloureuses confidences, Serge reste confondu devant tant de cruauté gratuite, d'intolérance, de fanatisme. Quand les hommes consentiront-ils à se conduire en véritables être humains ?

Mais Serge doit surmonter son écœurement. Les affaires le réclament, c'est pour elles qu'il est là. Alors, avec Akli, il crée la S.A.R.L. CUNIN à Alger. Trois ans plus tard, après de nombreuses tractations commerciales, il traite en 2003 la rénovation de l' "Hôtel Royal" à Oran pour les lots techniques et pour la couverture ardoises d'un bâtiment de type

“haussmannien” selon un contrat de 5 millions d’euros. Ces travaux se terminent en 2006 dans un excellent climat relationnel et dans un esprit que l’on peut qualifier d’humaniste. C’est à l’occasion de ce chantier qu’a été embauché un ingénieur, Djamel Berkla, lequel, à la fin de ce contrat, sera nommé Directeur technique de la S.A.R.L. CUNIN à Alger.

En parallèle à ces travaux l’Entreprise réalise en 2005 la rénovation de l’usine “Michelin” à Alger. Pendant toute cette période, la S.A.R.L. aura embauché plus de 100 personnes parmi lesquelles environ 30 Compagnons se révéleront de très bons professionnels. Ces deux chantiers vont permettre d’asseoir des bases solides qui laissent présager un avenir prometteur.

◦
◦ ◦

L’Asie est le domaine de Daniel, frère de Serge. Depuis janvier 1995, **Daniel CUNIN** dirige l’Agence d’Epinal (4), Agence dont la fonction est d’être opérationnelle et productive et qui s’occupe uniquement de la recherche de marchés, de leur signature et de la gestion du personnel (actuellement 18 employés contre 4 à sa création), à l’exclusion de toute activité comptable ou administrative, centralisée à Contrexéville.

Parallèlement à sa Responsabilité vosgienne, Daniel CUNIN est chargé, au sein de l’Entreprise, de la prospection sur le continent asiatique. Les premiers pas en direction de ces pays avaient été faits par Serge suite à une rencontre avec un industriel lors d’un chantier à Saint-Martin (île des Petites Antilles)(4) et au cours de laquelle il avait été question d’un projet d’usine d’embouteillage au Vietnam. Daniel se rend donc sur place mais réalise bien vite l’inanité et la non validité du projet. Des projets, pourtant, il en faut. En 1997, comme la Martinique et même la Russie semblent marquer le pas en matière de débouchés, Daniel décide de retourner en Asie et plus particulièrement au Vietnam qui paraît offrir, à ce moment-là, le plus de possibilités de marchés. Mais, après un séjour de quelques semaines dans ce pays, aucune offre ne se trouve concrétisée. Daniel pense alors à se tourner vers le grand voisin : **la Chine**, où, de par son gigantisme, son immense productivité et son impressionnante population, on peut espérer conclure des affaires intéressantes. Il prospecte alors au sein des trois plus grandes villes côtières : Canton, Shanghai et Pékin, sans résultat probant car seules les très grandes entreprises en rapport avec la taille du géant chinois peuvent espérer signer des contrats intéressants. Pourtant deux offres vont se présenter. La première concerne la fabrication et la pose d’enseignes lumineuses à Pékin, (deuxième magasin “Carrefour”), et à Shanghai, du grand panneau publicitaire des Laboratoires pharmaceutiques “Bayer”, le plus grand du Monde (11 mètres de diamètre), qu’il fallut implanter, à 90 m de hauteur, en haut de l’Hôtel “Shanghai” situé sur le célèbre Bund. Un record en la matière !

Entre temps, Daniel a installé ses bureaux à Pékin, chez un Avocat d’affaires français. Cet Avocat, qui connaît beaucoup de monde, le met en contact avec le Représentant G.E.F.E.M. (Lycée Maximilien Perret de Maisons-Alfort) qui vient de faire une J.V. (Jun vencher) avec l’Institut d’Architecture de Pékin afin de réaliser un laboratoire pédagogique sur les métiers de l’énergie. Daniel enlève le contrat au nez des anciens élèves de l’Etablissement. Il fait alors

venir Daniel Ferry afin de superviser ce chantier réalisé par des Compagnons chinois de l'Entreprise N°3. Peu après la fin des travaux, l'épidémie de grippe du poulet qui se déclare, pousse la majorité de la communauté étrangère à quitter provisoirement le pays. Daniel CUNIN rentre définitivement en France, ne laissant sur place qu'un Bureau de Représentation à Pékin.

Après ces 4 années passées en Chine on peut dire qu'au niveau des services, l'Entreprise CUNIN n'entrevoit pas de développements futurs dans l'immédiat mais reste positionnée dans l'éventualité d'une possible ouverture du marché.

◦
◦ ◦

De même que pour la Chine et dans les mêmes perspectives d'autres implantations ont vu le jour dans les pays suivants : Bosnie, Libye et Ukraine dans des conditions qui méritent d'être signalées.

En 1995, par l'intermédiaire du Directeur du Bureau d'Etudes "Ingeclim", Michel Lieugard, Serge rencontre un investisseur croate qui se prépare, par anticipation, à la reconstruction et au développement futurs de la **Croatie**. Un rendez-vous est pris à Zagreb, en plein conflit armé. La ligne de front est à une trentaine de kilomètres de là et, de temps en temps, le canon se fait entendre. La vie nocturne y est cependant très animée : soldats qui viennent au repos entre deux combats et qui en profitent pour faire la fête comme ils le peuvent et oublier provisoirement la guerre, et civils qui poursuivent leurs activités quotidiennes comme si cette guerre n'existait pas. Cela donne une ambiance particulière faite à la fois d'insouciance et d'anxiété que Serge, qui dort chez l'habitant, en plein centre ville, ressent intensément. Côté professionnel, ses contacts sont bons et paraissent pleins de promesses... qui seront sans suite.

Quelques mois plus tard, le conflit prend fin avec la signature des accords de paix de Dayton le 21 septembre.. A ce moment-là, une étudiante d'origine bosniaque demande à faire un stage dans l'Entreprise, à Contrexéville. Sur la proposition de Serge, elle accepte de partir effectuer une partie de ce stage en Bosnie avec comme instructions d'y préparer un programme de rendez-vous ciblé avec des clients potentiels. Une fois sur place, elle rencontre Zabita Delebegovic qui vient de créer, à Sarajevo, sa propre Société "France-B.H.Commerce" laquelle Société devient ainsi la Représentante des Ets CUNIN en Bosnie.

Lorsque Serge décide de faire le voyage à son tour, il découvre un pays ravagé par la guerre. Partout les stigmates en sont visibles : maisons détruites, immeubles effondrés, commerces anéantis, etc. C'est la désolation complète. A Sarajevo qu'il visite, la ligne de front est matérialisée par une rue longue d'un kilomètre environ. De part et d'autre de cette rue les façades des maisons sont criblées d'impacts de balles et les fenêtres disparues y ont laissé des trous béants. On se croirait dans un autre monde...

Faute de trouver un hôtel ouvert, Serge loge, une fois de plus, chez l'habitant, dans une chambre que l'étudiante lui a trouvée. Sa "logeuse" parle un peu le français, suffisamment toutefois pour lui raconter les terribles moments qu'ont vécus les habitants, et particulièrement les difficultés de se déplacer en ville où les "snipers" (tireurs cachés) guettaient les imprudents et où il fallait se dissimuler derrière un arbre ou dans une encoignure de porte parfois pendant des heures.

Serge, comme en Algérie, est profondément bouleversé de découvrir l'enfer que ces gens ont vécu aux portes de l'Europe au cours d'un conflit que certains désignent comme le plus sanglant après celui de la Seconde Guerre Mondiale. A Mostar, où il se rend, il peut constater de visu la destruction du célèbre pont, classé au Patrimoine Mondial de l'U.N.E.S.C.O. Ici, des gens de cultures religieuses différentes qui, pendant des siècles avaient vécu en bonne intelligence, se sont affrontés avec violence du jour au lendemain, poussés par des factions extrémistes, et faisant ainsi renaître des divisions ancestrales que le temps avait fini par estomper. Une fois de plus, Serge ne peut que méditer sur la folie des hommes : que de chemin à parcourir encore pour que s'effacent les différences ethniques et culturelles et qu'enfin l'homme réalise son appartenance à l'universel !

Mais ici aussi, les affaires doivent reprendre leur cours et laisser l'Histoire apporter son témoignage. Par l'intermédiaire de l'étudiante, un rendez-vous est organisé avec la Société "Pétroinvest". Serge y rencontre Mirad Kresso. L'entente entre les deux hommes est immédiatement cordiale. La Société "Pétroinvest" est spécialisée dans l'Ingénierie pétrolière. Pendant la guerre, son activité se déroulait principalement en Libye. Serge et Mirad, qui passent beaucoup de temps ensemble, décident de signer un accord de Représentation des Ets CUNIN en **Libye**. Cette représentation va fonctionner de nombreuses années et l'amitié entre les deux hommes ne se démentira pas.

Troisième pays avec lequel l'Entreprise établira un contact : l'**Ukraine**. En 2003 , Andrei Bardin, étudiant à l'I.A.E. de Nancy dont Serge est l'un des Intervenants, vient à son tour faire un stage de fin d'études dans l'Entreprise, à Contrexéville. Il se révèle un stagiaire dynamique, entreprenant, qui ne cesse de parler de son pays auquel il est très attaché. A cette époque, l'Ukraine semble une région à fort potentiel d'avenir. L'Entreprise, qu'Andrei met en relation avec sa famille, décide d'y ouvrir un Bureau de Représentation afin d'être prêt au cas où des opportunités de travail se présenteraient. .



Tout au long de ce chapitre, on l'aura sans doute remarqué, "L'Ambition de l'Avenir" n'est pas, pour les Ets CUNIN, une vaine formule. Cette ambition passe par l'ouverture au Monde, par la pratique commerciale de l'Export. Les routes que peut emprunter cette politique d'expansion sont multiples mais exigeantes. Car, d'une part, il ne suffit pas seulement de créer, il faut aussi veiller à mettre en place, dans la foulée, les moyens d'assurer, de consolider, de fortifier, de pérenniser. Et d'autre part, vouloir donner à son Entreprise un développement

international c'est sans cesse être à l'affût, à la recherche de nouveaux terrains d'action, de nouveaux pays où s'implanter. C'est savoir anticiper, poser des jalons quelquefois longtemps à l'avance, semer des idées qui pourront germer un jour. C'est, en permanence, se montrer précurseur, devancer les autres, inventer de nouvelles méthodes de management, se tenir à la pointe de la communication. Et surtout, c'est ne pas craindre d'aller chercher les ressources humaines dans d'autres pays et de les réunir sur un même projet. Ne serait-ce pas là, en quelque sorte, initier le début de la plomberie universelle ? A la faveur d'un métier, ne serait-ce pas alors l'occasion de porter un regard humaniste sur la société future ?

D- Un Passé pour un Avenir

On l'aura constaté à plusieurs reprises, le rôle joué dans les orientations géographiques de l'Entreprise par des stagiaires originaires de l'Etranger, est bien réel. S'ouvrir au Monde dépend souvent des contacts humains, des sympathies, des amitiés qui sont noués au sein de l'Entreprise comme au dehors. L'accueil volontaire de stagiaires est un élément important de cette façon de voir l'avenir. A Contrexéville, on l'a bien compris. Pour sa part, Serge est bien décidé à conserver cette tradition, espérant toujours, à la faveur de ces échanges, découvrir d'autres horizons porteurs de projets et de travail.

Mais il est un autre aspect du métier qui lui semble essentiel: c'est celui de l'Apprentissage et de la transmission du savoir-faire. Une Entreprise ne peut vivre en se repliant sur elle-même, c'est-à-dire en ne fonctionnant qu'avec du personnel confirmé -dont l'ancienneté, si elle est gage d'assurance de bon fonctionnement, n'assure pas la nécessaire relève-, et risque de se scléroser par la force des choses. Un métier, quel qu'il soit, mais probablement davantage encore lorsqu'il est à dominante manuelle, doit nécessairement s'apprendre aussi par le bouche à oreille, par les conseils des plus anciens, par l'exemple des Compagnons. Il y a, enrichie au fil des générations et des époques, une **Tradition** à recueillir, **une transmission du savoir** à assurer et à assumer. C'est pourquoi, la présence d'apprentis, leur renouvellement successif, sont gages de vitalité et d'avenir. C'est pourquoi on n'insistera jamais assez sur l'importance de l'Apprentissage et de sa durée (4 à 5 ans), clé de la maintenance ou du développement de toute entreprise.

Certes, le mot "Tradition" n'est pas toujours apprécié à sa juste valeur en raison d'une connotation péjorative qui relègue souvent son sens aux oubliettes du Passé. Cela vient sans doute de ce que, dans notre Monde actuel où l'être humain est soumis à une accélération sans cesse accrue vers le futur, on ne prend même plus le temps, pour agir, de se retourner et de regarder en arrière.

On a l'habitude, généralement, d'opposer Passé et Avenir, avec au cœur, pour le premier terme, une sorte de nostalgie pour les uns, et à l'esprit pour d'autres l'idée de quelque chose sur lequel il est inutile de revenir. Dans le dernier cas, cela se traduit par des expressions

comme “Le Passé est le Passé”, “Il faut le laisser dormir”, “Tout cela appartient au Passé”, comme si d’un geste on voulait balayer tout ce qui est antérieur aux instants que nous vivons.

En général, ce terme évoque une période très éloignée de notre Présent. Le plus souvent le Passé, dans notre esprit, est assimilé au mot Histoire. Mais ce n’est pas tout à fait exact : en réalité, dès que nous avons, dans le Présent, réalisé un geste, une action quelconque, cela devient également et immédiatement le Passé. C’est qu’il n’y a pas de rupture franche entre l’un et l’autre. Le temps s’écoule en continu et il ne peut y avoir d’Avenir sans qu’il y ait eu un Passé et qu’il y ait Présent.

Vouloir agir sans se référer de temps à autre au Passé est absurde. Et Serge CUNIN l’a bien compris, lui qui ne renie aucune des qualités et aucun des défauts des générations qui l’ont précédé. Quand il effectue des recherches sur son arrière-grand-père, quand il met en valeur la personnalité de son grand-père, quand il met en pratique le message de son père et quand il se préoccupe de l’avenir de son fils et de ses filles, il est dans la chaîne d’union invisible d’une lignée d’hommes et de femmes qui ont fait de lui ce qu’il est aujourd’hui.

Car, qu’est-ce que le Passé pour une Entreprise sinon la somme des expériences humaines et professionnelles de ceux qui, d’une génération à l’autre, se sont transmis le flambeau ? **Du Fontainier de Grandvillers au P.D.G. de Contrexéville et peut-être, un jour, de Jules à Jules, le Passé n’aura cessé de construire l’Avenir.** Souhaitons que cet Avenir sans cesse renouvelé soit, à l’horizon de ce troisième millénaire et pour tous ceux qui le construisent au sein de l’Entreprise, toujours aussi prometteur de travail, de savoir-faire, de saine compétition et surtout de réussite.

(1) Voir page

(2) Voir page

(3) Voir page

(4) Voir page

Annexes

Eloi, saint Patron

Quand Jules CUNIN se remarie le 7 mars 1931 (1), il s'installe avec sa nouvelle épouse **rue Saint-Eloi**, à Vittel. Le hasard, souvent capricieux, sait aussi parfois faire un clin d'œil complice aux humains ! En effet, si saint Eloi est (ou fut) fêté par les taillandiers, maréchaux-ferrants, cloutiers, serruriers, forgerons, chaudronniers, ferronniers, lamineurs, fondeurs, c'est qu'en règle générale il est le saint Patron de tous les ouvriers du métal et donc du fontainier-plombier-zingueur Jules CUNIN et de tous ses descendants qui, de génération en génération, se sont transmis le métier. Quoi donc de plus naturel, pour le lointain fondateur de l'Entreprise CUNIN, que d'habiter une rue qui porte son nom !

C'est non loin de là que se dresse la chapelle érigée en l'honneur du saint. Bâtie au XVI^e siècle, sans doute par des artisans de la ville qui travaillaient les métaux, il n'en reste aujourd'hui que le chevet pentagonal fermé de trois pans de maçonnerie. Outre la statue du saint on peut y voir de beaux vitraux, l'un représentant Eloi en train de forger, et l'autre où il présente à Clothaire II le trône qu'il a réalisé à sa demande.

Autrefois, une très ancienne coutume voulait que lorsqu'un cheval était atteint d'un mal quelconque, peut-être celui qui affectait le poitrail de ces animaux et appelé "Lo mau de Saint-Aleu" (le mal de Saint-Eloi) ou encore "l'enclouure du cheval", on le conduisait près de la chapelle. Là, son propriétaire s'emparait du petit marteau que le saint tenait en main, et en frappait légèrement la croupe de l'animal. Et la guérison, en principe, survenait...

Que savons-nous de ce saint, en dehors de la chanson satirique bien connue dans laquelle il donne la réplique à un naïf et débonnaire roi Dagobert ? Historiquement, il serait né à Chatelac, près de Limoges, en 588. Devenu adulte, il exerça le métier d'orfèvre à Paris après avoir appris son art sous la direction d'Abbon, Maître de la Monnaie de Limoges. Sa réputation professionnelle lui valut d'être distingué par Clothaire II, roi de Neustrie, qui lui fit commande d'un trône à réaliser à partir d'une certaine quantité d'or et de pierreries. Le résultat dépassa les espérances royales : non seulement le trône fut un chef-d'œuvre mais Eloi, ayant judicieusement utilisé les précieux matériaux qu'on lui avait remis, en réalisa un second tout à fait aussi remarquable que le premier. Séduit par l'habileté et la probité de l'orfèvre, le roi le fit venir à la Cour, en fit son homme de confiance et lui conféra la charge de "Grand Monétaire", titre attribué à l'officier royal chargé de frapper monnaie.

A la mort de Clothaire, Eloi demeura le conseiller favori de son fils, Dagobert I^{er}, (surnommé le "Salomon des Francs" et roi d'Austrasie) qui appréciait sa piété et sa charité. Quelques années plus tard il était nommé évêque de Noyon et se distinguait dans son diocèse par la fondation d'hôpitaux et de monastères ainsi que par le zèle qu'il apporta à la conversion de nombreux païens. Se considérant comme un fils spirituel de saint Colomban, il effectua plusieurs visites dans notre région et en particulier, non loin de là, chez les moines de Luxeuil. Il mourut à l'âge de 70 ans, après avoir mené une vie simple et exemplaire.

Depuis lors, saint Eloi connut une grande vogue et fut -et est encore- honoré par de nombreuses confréries. Curieusement, sa fête se célébrait à deux dates différentes très éloignées l'une de l'autre. Si au calendrier elle figure régulièrement au 1er décembre, elle était également fêtée un peu partout au solstice d'été, soit le 25 juin. Ce jour-là avaient lieu de grandes réjouissances au cours desquelles les chevaux, ornés de banderolles et de fleurs étaient amenés aux abords des églises où le curé de la paroisse procédait à la bénédiction d'usage (2). Sans doute était-ce là, à cette date, une survivance d'un culte voué à un dieu-forgeron antique, à une époque où le cheval était l'indispensable compagnon de l'homme...

Bien entendu, comme la plupart des saint du Royaume céleste, la mémoire collective, au travers de la tradition orale, puis écrite (3) a colporté une belle légende qui a dû faire souvent le tour des veillées d'autrefois, autour de l'âtre ou de feu de la forge. La voici :

On raconte qu'Eloi, lorsqu'il était forgeron, avait une grande opinion de lui-même comme l'indiquait son enseigne sur laquelle était inscrite "Eloi, maître des maîtres". Un jour Jésus, apprenant qu'il y avait en Limousin un forgeron bon chrétien et charitable mais qui, par son sot orgueil ne pourrait jamais devenir un grand saint, se présenta alors à celui-ci sous les traits d'un jeune compagnon cherchant du travail. Eloi lui ayant alors demandé ce qu'il savait faire, le compagnon entreprit de ferrer un cheval qui attendait là. Afin d'être plus à l'aise pour travailler, l'ouvrier divin trancha le pied du cheval, le plaça dans l'étau puis, l'opération terminée, remit le pied en place sans qu'il n'en paraisse rien...

Eloi, qui avait tout observé, ne manqua pas à la première occasion qui se présenta d'appliquer une méthode aussi séduisante. Hélas ! le pied tranché ne se recolla pas et, comme le sang ne cessait de couler, il était certain que le cheval n'allait pas tarder à mourir au grand désespoir d'Eloi et à la grande colère de son propriétaire. Heureusement, à ce moment-là, le compagnon réapparut providentiellement, intervint aussitôt avec succès puis, sautant en croupe, disparut...

Eloi comprit alors la leçon et, enlevant sans plus attendre l'enseigne prétentieuse, il rendit grâce à celui qu'il avait reconnu et se conduisit dès lors avec la modestie, la sagesse et le bon sens que l'Histoire -comme la chanson-, a juste titre, lui a attribuées.

(1) Voir page

(2) Cf. Roger Wadier, "Noëls lorrains, des Avents à la Chandeleur", Editions Pierron, Sarreguemines, 2000, pp.20 à 32.

(3) Notamment l'Imagerie d'Epinal.

TABLE DES MATIERES

Préface.....p.

Avant-Propos

I-LE FONTAINIER DE GRANVILLERS

II-UN METIER QUI PREND DE LA HAUTEUR

A-Les risques du métier

- *B-Une carrière bien remplie*

III-LA RESISTANCE AU COEUR

IV-TOUGGOURT : L'OASIS DE L' AVENTURE

A- Le mirage africain

B-Les sables du désert

C-A chacun sa route

V-UN PARCOURS FONDATEUR

A-Les chemins de jeunesse

B-Une émancipation constructive

VI-L'OUVERTURE AU MONDE

A-Une vocation naturelle

B-Le mythe algérien

C-Les routes de l'Export

VII-UN METIER, DES HOMMES, DES FEMMES

A-Héritage pour une dynamique

B-Entreprendre ensemble

VIII-L' AMBITION DE L' AVENIR

A-Un tournant décisif

B-La tentation du Québec

- *C-Les chantiers du Monde*

D-Un Passé pour un Avenir

Annexes :

- *Aperçus généalogiques*

- *Table des filiations des Entreprises*

-*Organigramme "GROUPE CUNIN*

-*Fichier signalétique : entreprises familiales*

-Index : compétences et activités
-Eloi, saint Patron

Quatrième de couverture

De Jules l'ancêtre, le fontainier du début des années 1900, à Serge l'actuel Président de CUNIN S.A., ce livre raconte l'étonnante saga d'une dynamique Entreprise vosgienne.

En un siècle, des hommes au caractère bien trempé, ont perpétué de père en fils, d'abord à Vittel puis à Contrexéville, la tradition d'un métier : celui de plombier-couvreur-zingueur, réalisant ainsi un nombre impressionnant d'installations de sanitaires, de chauffage et d'eau courante publiques ou privées, et rénovant avec hardiesse et compétence bon nombre de toitures d'hôtels, d'écoles et de clochers.

Avec eux, d'autres membres de la famille, tous portés par la passion de ce même métier ont contribué, parfois dans l'originalité et l'aventure, mais toujours avec une rigueur et un labeur professionnels incontestables, à faire du nom CUNIN un exemple assez rare de fidélité à une même activité artisanale.

Aujourd'hui, la S.A. CUNIN, qui a su évoluer avec les époques et forte de l'expérience et du dévouement des hommes et des femmes qui y travaillent, exporte dans différentes parties du Monde un savoir-faire ancestral reconnu.

L'auteur : Roger WADIER, écrivain lorrain, est bien connu pour la passion qu'il porte à la Lorraine en général et à ses traditions et légendes en particulier. C'est par amitié pour Serge CUNIN qu'il a accepté de mettre par écrit cette histoire qui sort de son domaine d'écriture habituel mais qui lui a valu une immersion enrichissante, à la fois humaine et professionnelle, au sein d'une exceptionnelle famille d'artisans .